

Paul Valéry

**MAUVAISES
PENSÉES ET
AUTRES**

1941-42

*édité par la
bibliothèque
numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

SteRli. 61

Table des matières

A	4
B	22
C	31
D	33
E	46
F	51
G	53
H	73
I	77
J	80
K	91
L	96
M	105
N	112
O	119
P	124
Q	133
R	143
S	148

T.....	158
Ce livre numérique.....	171

A

N'oublie pas que tout esprit est façonné par les expériences les plus banales. Dire qu'un fait est *banal*, c'est dire qu'il est de ceux qui ont le plus concouru à la formation de tes idées essentielles. Il entre dans la composition de ta substance mentale plus de 99 % d'images et d'impressions sans valeur. Et ajoute que les vues étranges, les pensées neuves et singulières tirent tout leur prix de ce vulgaire fond qui les fait remarquer.

L'origine de la « raison », ou de la notion de raison, est peut-être la *transaction*. Il faut bien transiger, tantôt avec la « Logique » ; tantôt avec l'impulsion ou l'intuition ; tantôt avec les faits. Essaie donc, toutes les fois que ce mot *Raison* te vient, ou de toi ou des autres, de le remplacer par ce nom plus précis de « *transaction* ». Alors, plus de déesse...

Il y a en nous des certitudes inexplicables et des doutes sans causes : ce qui fait des mystiques et des philosophes. Puisque rien ne peut expliquer les unes ni justifier les autres, on est conduit à penser que sur un million d'hommes, doutes et certitudes sont distribués comme « au hasard »...

L'objet propre, unique et perpétuel de la pensée est : *ce qui n'existe pas*.

Ce qui n'est pas devant moi ; ce qui fut ; ce qui sera ; ce qui est possible ; ce qui est impossible.

Parfois cette pensée tend à réaliser, à *monter* au vrai ce qui n'est pas ; et parfois à faire faux ce qui est.

Chaque pensée est une exception à une règle générale qui est de ne pas penser.

La pensée n'est peut-être qu'une bizarrerie de la nature offerte à une espèce, comme elle fait ces bois de ruminants rares ou disparus que l'on voit dans les muséums : armes ou parures si curieusement étendues, bouclées ou spiralées, ou si rameuses qu'elles sont plus nuisibles encore qu'inutiles à l'animal qu'elles couronnent.

Pourquoi pas ? Pourquoi non ? Notre tête est chargée de questions et d'idées qui se prennent dans l'enchevêtrement de la forêt des faits, et nous retient embarrassés, orgueilleux de l'être, condamnés à bramer des poèmes et des hypothèses, – fiers et désespérés.

L'aiguillon de chaque vie intellectuelle est la conviction de l'échec, ou de l'avortement, ou de l'insuffisance des vies intellectuelles antérieures.

J'ai observé que parmi les partisans et les adversaires d'une thèse quelconque (qui s'unissent par là) la très grande majorité se compose de gens qui ne la connaissent vraiment pas.

J'ai remarqué aussi que ce qu'on nomme une « conviction » n'est que l'attitude énergique d'emprunt qu'exige la faible consistance propre d'une opinion. Toute la force que l'on met dans la forme – même intérieure – est l'indice de doutes volontairement réprimés.

Enfin, quand on dit d'une théorie « qu'elle peut se soutenir », n'est-ce pas dire qu'il lui faut que *quelqu'un* la soutienne ? D'elle-même, elle tombe, et laisse-la tomber.

Juge les esprits en observant où ils tendent. Certains qui se donnent pour grands ne conduisent leur homme qu'au vide. Si leurs pensées se développaient, elles se mourraient d'inanition.

Il faut comprendre que les idées n'ont de valeur que transitive. Une idée ne vaut que par l'espoir qu'elle excite et par les chances qu'elle apporte d'une plus grande perfection de notre être, qui réagira sur elle, et la portera elle-même à un état supérieur de simplicité, de richesse et d'espérance.

C'est pourquoi il ne faut pas faire de systèmes. Un système est un arrêt. C'est un renoncement. Car un arrêt sur une idée est un arrêt sur un plan incliné, un faux équilibre. Il n'est pas d'idée qui ait sa fin en elle-même et interdise ou absorbe tout développement ou toute réponse ultérieure. Cet arrêt sur un plan incliné est donc dû à quelque résistance passive. Par exemple, la grande satisfaction que l'on a d'avoir trouvé telle solution ou telle formule, et qui séduit à s'y tenir, à la fixer, à la rendre publique, est une *résistance* de ce genre, aussi bien que le serait la fatigue ou toute autre cause étrangère à la pensée qu'elle suspend.

Toute philosophie pourrait se réduire à rechercher laborieusement cela même que l'on sait naturellement.

Ou à ceci : Découvrir par méditations et confrontations que celui qui se voit au miroir et celui qu'il y voit ont quelques propriétés communes ou indivises.

Chercher si quelque chose peut avoir une importance plus grande que d'apporter plaisir ou douleur, aise ou gêne ?

Que tous les systèmes finissent par des mensonges, cela n'est pas douteux. Le contraire serait impossible et non naturel.

Quant à leurs commencements, on peut disputer sur la bonne foi.

FAUX PHILOSOPHES

Ceux qu'engendre l'enseignement de la philosophie, les programmes. Ils y apprennent les problèmes qu'ils n'eussent pas inventés et qu'ils ne ressentent pas. Et ils les apprennent *tous !*

Les vrais problèmes de vrais philosophes sont ceux qui tourmentent et gênent la vie. Ce qui ne veut pas dire qu'ils ne soient pas absurdes. Mais au moins naissent-ils en vie – et sont vrais comme des sensations.

Le premier mouvement des uns est de consulter les livres ;

Le premier mouvement des autres est de regarder les choses.

QUESTIONS DE L'ENFANT QU'EST LE PHILOSOPHE

La *question* du philosophe, une fois dépouillée des formes solennelles ou sévères, est toujours *enfantine* : qui interroge sans nécessité est enfant, perd la majesté du tigre résigné à être magnifiquement ce qu'il est, tel qu'il est, quel qu'il soit, ou la simplicité et impersonnalité du mouton dans son troupeau.

Tous les animaux étant réunis dans l'Homme, et l'Homme, comme construit par souscription de toute la Zoologie, avec quelques contributions de la Botanique et des Minéraux (*dur, souple, etc.*), il est ménagerie ; et il est de singes et de pies, mêlés de fauves, de moutons, etc...

En tant qu'interrogeant, il est animal curieux : ce qui se voit si charmant dans l'enfant de trois ans. Et il est facile de retrouver cet enfant dans le *penseur*, chez Pascal, par exemple.

Quant aux questions mêmes et aux « réponses », la table en serait instructive et divertissante à dresser.

La naïveté résulte du fait que l'on pose des questions suscitées par l'analogie, parfois « géniale » (Lune = pomme).

Les sceptiques sont – doivent être – des politiques de la pensée.

Il y a une telle politique de la pensée, mélange de n'y point se fier complètement et toutefois de la mener jusqu'au fond.

Ni glisser, ni s'embourber.

Nier A, c'est montrer A derrière une grille.

« Penseurs. » Supposé que des penseurs servent à quelque chose, on pourrait les considérer comme des machines à effectuer le plus grand nombre possible de combinaisons idéales, soit sous forme de « définitions », soit de rapprochements que la pratique ne donne pas.

« Esprit de finesse », « esprit de géométrie », toutes les sottises qu'ont fait dire ces mots.

Cela a le vice de toutes les expressions auxquelles il faut commencer par donner un sens avant d'en considérer l'application. Mais alors, il est trop tard...

Davantage : pour que la comparaison des deux « esprits » ait elle-même un sens, il faut imaginer qu'ils fonctionnent entre un état initial et un état final supposés identiques. Il faut qu'ils aient un même objet de leur travail ; de mêmes impressions ou de mêmes notions sur lesquelles ils s'accordent au départ...

Sinon ce sont comme des animaux d'espèces toutes différentes : l'un vole, l'autre nage : ils ne voient pas les mêmes choses, ne se rencontreront jamais, ne peuvent que s'ignorer, et pas même s'exclure.

Obscur se fait nécessairement celui qui ressent très profondément les choses et qui se sent en union intime avec ces choses mêmes.

Car la clarté cesse à quelques coudées de la surface.

Ressentir très profondément la présence virtuelle, les connexions infimes, l'ensemble des possibilités du langage transforme *la pensée de la pensée*, impose à toute pensée qui vient, de tout autres libertés et de tout autres exigences que celles du traitement ordinaire des pensées.

Ainsi du véritable athlète : le moindre acte qu'il fasse, utile ou non, lui est un élément, un aspect, un problème auquel toute sa puissance d'organisation motrice peut s'intéresser et qu'elle peut changer ou réduire en exercice d'elle-même.

Mais il arrive que les tiers s'étonnent, se fâchent ou se rient devant l'apparence que prend l'apparence quand on l'assujettit à servir quelque profondeur.

La *raison*, la *sagesse*, la *vérité*, etc. sont des divinités populaires – d'utilité publique – les idoles de la conformité 1° aux choses ; 2° à l'*opinion*.

Il y a aussi des déités inférieures : la *mode*, le *sens commun*, le *goût*.

IL ÉTAIT UNE FOIS...

L'univers était un Tout, et avait un centre. Il n'y a plus ni Tout ni centre.

Mais on parle toujours d'Univers.

Tremblez, humains, au sujet de n'importe quel sujet. Songez que vous avez des opinions, des convictions, des idées nettes, – mais songez à tout ce à quoi vous n'avez jamais songé dans le domaine des choses mêmes auxquelles vous avez le plus réfléchi.

Craignez ce à quoi vous auriez pu penser, à quoi vous allez peut-être penser, et n'avez jamais pensé, et qui peut illuminer par le travers l'idée dont vous êtes captif, qui vous semble la seule et la bonne, et qui va se trouver naïve dans l'instant même.

Les conceptions plaisent par leur *faux*, car elles plaisent par la simplicité, la continuité, la nécessité, la symétrie, la *surprise*, toutes choses qui, étant trop ajustées à l'homme, trop humaines, l'homme les met où il peut.

Peut-être, faudrait-il connaître le « réel » à l'absence de ces caractères séduisants, à l'impossibilité de les introduire, à la révélation de la vanité ou de la naïveté de leur application ? Comprendre qu'une chose « comprise » est une chose falsifiée. Rien ne le montre mieux que les essais de comprendre effectués sur ce réel tout cru que nous offre la sensibilité pure : par exemple, les « explications » forgées pour la douleur. Et pourquoi six ou sept couleurs distinctes, et non plus ou moins ?

La plupart ignorent ce qui n'a pas de nom ; et la plupart croient à l'existence de tout ce qui a un nom.

Les choses les plus simples et les plus importantes n'ont pas toutes un nom. Quant à celles qui ne sont pas sensibles, une douzaine de mots vagues, comme *idée, pensée, intelligence, nature, mémoire, hasard...*, nous servent comme ils peuvent : ils engendrent aussi, ou entretiennent, une autre douzaine de problèmes qui n'en sont pas.

Conventions. Les unes font que ce qui n'existe pas existe, et les autres que ce qui existe n'existe pas. Mais les secondes plus rares et malaisées que les premières.

Ainsi est-il plus aisé d'accroître le monde extérieur, d'y adjoindre des êtres et des relations, que de le nier. Plus aisé de croire qu'il existe des choses au delà des murs de ma chambre que de nier ma chambre en fermant les yeux.

En certaines matières, plus un livre sur elles est limpide, et les expose-t-il selon des lignes simples – plus il est trompeur. Car ces qualités ne s'obtiennent qu'aux dépens de quelque chose. La physique théorique dit ce qu'elle sacrifie du réel immédiat. L'histoire ne peut le dire, et ne le sait pas au juste, – et *n'en peut rien savoir*.

Quant aux systèmes de philosophie, ils admettent, en général, comme données, un tas de notions que l'on voudrait au contraire qu'ils tinsent pour énigmes (du langage), et au moyen desquelles ils mettent en question les autres notions qui ne sont mystérieuses que par travail.

Par exemple, le mot SI, petite et immense *conjonction*.

L'Homme diffère de l'Animal *par accès*. Et ce sont des *accès d'indétermination*. Il pense alors : JE PENSE.

L'Animal, mis dans la situation *critique*, qui est celle où ses automatismes d'action sont en défaut, tend vers la pensée.

S'il hésite entre deux voies, le limier se retourne vers l'Homme. « PENSE »... semble-t-il lui dire, C'EST TON AFFAIRE.

L'œil parcourt les objets et les mots, plus ou moins chargé d'éveil et d'intelligence ; plus ou moins *armé* de *sensibilité* spirituelle ; rendant plus ou moins égales ou inégales les choses devant l'esprit ; plaçant accidentellement ici ou là un arrêt, un point d'interrogation... Et parfois, là même où jamais *on* n'avait jamais songé qu'il y eût arrêt possible, résistance, difficulté...

On peut imaginer que toute idée est pourvue d'une idée jointe qui la *connote*, – une fiche où son âge (d'évolution), sa relation à l'actuel, sa relation au réel, sa valeur d'usage, etc., sont plus ou moins inscrits – mais inscrits en un langage de la sensibilité et de l'acte.

Signes obligatoires, signes exécutoires, signes dilatoires, signes instantanés (comme ceux qui marquent la relation possible de l'idée avec l'état ou les besoins actuels).

Il y a des cases dans le cerveau, avec inscriptions :

À étudier au jour favorable. – À n'y penser jamais. – Inutile à approfondir. – Contenu non examiné. – Affaire sans issue. – Trésor connu et qui ne pourrait être attaqué que dans une seconde existence. – Urgent. – Dangereux. – Délicat. – Impossible. – Abandonné. – Réservé. – À d'autres ! – Mon fort. – Difficile, etc.

L'immense plupart de nos perceptions et pensées est sans conséquence. Celles qui comptent sont distinguées et tirées de l'ensemble ou par notre corps, ou par nos semblables. Notre rôle propre est des plus modestes.

L'absurde et son contraire participent des mêmes forces. La nature verse un quantum qu'il lui est indifférent que nous dépensions (ou qui se dépensât) en sottises ou en miracles d'intelligence.

Notre esprit est fait d'un désordre, *plus* un besoin de mettre en ordre.

DIXIT DOMINUS DOMINO MEO

Mon esprit pense à mon esprit qui est son égal – à son égal qui lui est essence. Son essence est différence du même au même.

Ce qui advient est *esprit* en tant que reçu par celui qui donne, absorbé par qui le produit, et subi par qui le cause.

On ne voit pas à quoi pourrait penser un dieu ?

Et si créer lui est peu de chose...

ESPRIT

Un homme a de l'esprit quand il manifeste une certaine indépendance à l'égard de l'attente commune. Il produit une surprise ; et une surprise qui le fait paraître sur le moment plus libre, plus rapide, plus perspicace que ses semblables. Ils de-

meurent étonnés et un peu scandalisés, comme le seraient une bande de quadrupèdes d'avoir vu s'envoler d'entre eux, et au-dessus des murs qu'ils croient les enfermer, l'un d'eux, qui était secrètement ailé.

Dieu sait à quelles opérations se livre « l'esprit » dans sa caverne ?

Tout se compose, se combine, se substitue, se compense, se mêle et démêle, et c'est l'Esprit.

La sagesse est la connaissance en tant qu'elle modère toutes choses, et particulièrement elle-même.

Elle appartient à un certain type d'hommes, dont le visage est remarquable par sa symétrie et par ses joues lisses.

Le Sage me dit enfin, après m'avoir parlé trente heures de suite et instruit de tout ce qu'il faut savoir :

« Je te résume la doctrine. Elle tient en deux préceptes :
« Toutes choses différentes sont identiques.

» Toutes choses identiques sont différentes. »

» Va et viens entre ces deux propositions dans ton esprit, et tu verras, d'abord, qu'elles ne sont pas contradictoires ; ensuite, que la pensée ne peut former que l'une ou l'autre et se mouvoir que de l'une à l'autre. Il y a un temps pour l'une et un temps pour l'autre, et qui pense l'une pensera l'autre. C'est tout. »

« Esprit fort » et « libre pensée » sont devenus des quolibets.

Je réfléchis...

Est-ce là chose bien différente de cette pratique qui consistait (et consiste toujours) à consulter les « esprits » ?

Attendre devant une table, un jeu de cartes, une idole, ou une dormante et gémissante pythie, ou bien devant ce qu'on nomme « soi-même »...

Parfois la sottise, parfois la puissance de l'esprit, s'obstine contre le fait.

« L'esprit » fait quelque chose de rien, et fait de quelque chose, rien.

Il ajoute et retranche de l'existence. Ce qui lui est le plus difficile est de s'abstenir.

Continuer, poursuivre quelque chose, c'est lutter contre tout.

L'univers fait tout ce qu'il peut pour empêcher une malheureuse idée d'arriver à son terme.

Il faut, en quelque manière, *honorer*, *considérer* les difficultés qui se présentent.

Une difficulté est une lumière. Une difficulté insurmontable est un soleil.

Tous les esprits fonctionnent entre *démence* et *imbécillité* (*valeurs illusoires* et *valeurs faibles*), et chacun, dans les vingt-quatre heures, frôle ces extrêmes.

Il faut apprendre à ne pas croire notre pensée parce qu'elle est *notre* pensée.

Il faut, au contraire, la contenir et la traiter avec une défiance majeure, parce qu'elle est *notre* pensée.

« *Notre* » – est-ce bien clair ?

Notre, c'est qu'elle nous vient par une voie que l'on éclaire et que l'on garde difficilement, *la plus obscure des voies*.

Notre, c'est-à-dire liée à quelqu'un qui ose tout, se permet tout avec nous, sous prétexte qu'il est *en nous*.

Le persécuté qui *explique* ses voix par la présence de ses ennemis dans une galerie qu'ils creusent sous ses pas ;

L'assoiffé qui a des hallucinations de boissons ;

Le primitif qui *explique* l'éclipse par un monstre ennemi du soleil – vont par le plus court. Ainsi le rêveur, et ainsi tout homme *dans un premier moment*.

L'invention immédiate est un plus court chemin, si compliquée soit-elle ; et elle est un premier temps de l'esprit. Elle ne lui coûte rien.

C'est pourquoi « *Au commencement était la Fable* », ce qu'il faut entendre ainsi : On appelle *Fable* tout commencement : origines, cosmogonies, mythologies...

Rien de plus remarquable que la naïveté et le peu de variété dont témoignent les divers systèmes qui nous enseignent ou la

formation du « monde » ou la production de la vie. Un tableau des quelques combinaisons imaginatives très anciennes ou récentes qui prétendent nous instruire de ce qui s'est passé avant toutes choses serait à faire : on y verrait le travail ingénu du *Pourquoi* et du *Comment*, et la manière dont ces instruments tout humains font sortir de l'esprit des hommes des réponses et des solutions qui ne sont que des compléments à ces manœuvres de l'incomplet, – et rien de plus.

– Et c'est ainsi que TOUT S'EXPLIQUE...

Ah ! si tu pouvais distinguer toutes les bêtises qui dans un esprit finissent par faire de très belles choses et toutes les belles choses qui entrent dans la composition de telle bêtise ou de telle autre !

Cette absurdité que vous dites, ami, est pour vous, sans doute, une évidence lumineuse. Votre esprit librement suit le cours de ces mots qui dispensent de fatigue. Vous avez confiance, je crains, dans la facilité de ces raisons qui parlent si vite et si bien à la place même de votre pensée, et vous prenez de votre bouche ce qu'elle vient de dire et de vous apprendre, pour le répéter avec la force toute fraîche de votre émerveillement de vous-même.

Mon ami, c'est votre fonctionnement qui vous enchante. Il n'y a ni résistances ni frottements dans la machine de vos échanges. C'est peut-être qu'elle travaille à vide... ce que lui permet le langage.

SI

Si l'homme pouvait se supprimer aussi aisément et immédiatement qu'il ferme les yeux...

Si les choses se faisaient ce que nous voulons dans l'instant même, bientôt nous aurions peur de vouloir comme d'entrer dans le feu.

« Pensée profonde » est une pensée de même puissance qu'un coup de gong dans une salle voûtée. Il fait ressentir des *volumes* où doivent être des choses qu'on ne voit pas, et qui peut-être ne sont pas ; mais l'importance de la résonance les impose. Si cette salle n'était *finie*, le coup frappé se perdrait sans retentir : il n'y a donc point de profondeur qui ait rapport avec quelque « infini ».

Ce qu'on appelle mystère du monde, mystère de la vie, n'est en soi pas plus profond que l'impuissance des yeux à voir le dos de leur homme.

La nuque est un mystère pour l'œil.

Comment l'homme sans miroir se figurerait-il son visage ? Et comment se figurer l'intérieur de son corps, si l'on ignore l'anatomie ?

Que si on la connaît, l'intimité du travail de ces organes nous échappe dans la mesure où nous manquons de ce qu'il faudrait pour la voir et la concevoir. Ce n'est pas elle qui se dérobe : elle ne recule pas devant nous ; c'est nous qui ne pouvons nous en rapprocher.

Mais par le terme de « mystère », nous introduisons l'idée vague d'un secret qui nous serait refusé, d'une intention, d'une pensée opposée à notre désir de savoir. Je ne crois pas que la Lune se soit amusée et ingénée à combiner sa rotation et sa révolution de manière que nous ne puissions jamais voir son autre face. Cela est ainsi, mais ce n'est que cela.

Le seul mystère est peut-être celui de notre curiosité qui nous engage dans des problèmes dont l'énoncé implique notre existence et notre esprit, cependant que leur solution aurait cette existence même pour l'une de ses conséquences. Chaque *Pourquoi* suppose bien des choses qu'il faut bien se garder de placer *après lui*.

FABLE

*Maître Cerveau sur un homme perché
Tenait dans ses plis son mystère...*

J'ai oublié la suite.

TENTATION OU LES RÉPONSES D'ADAM

Et eritis sicut Dei...

— Je n'y tiens pas le moins du monde, cher Serpent.

Bonum malumque scientes...

— J'aimerais mieux savoir autre chose...

L'oiseau *Métaphysique* chassé de poste en poste, harcelé sur la tour, fuyant la nature, inquieté dans son aire, guetté dans le langage, allant se nicher dans la mort, dans les tables, dans la musique...

Qu'y a-t-il au fond de l'homme ?

Quelques *proverbes*, qui finissent par répondre à tout, et sont tout niais.

— Déduction : les pensées *profondes* ne sont pas du *fond de l'homme* ; mais *avant* ce fond.

« Profondeur » (si ce mot veut dire quelque chose) c'est la qualité attribuée à une pensée de modifier « profondément » la situation perçue jusqu'à elle, les *valeurs*, les *attributs* d'une idée.

B

Les Littératures dites de décadence sont systématiques. Elles sont dues à des hommes plus savants, plus ingénieux, et même plus profonds, parfois, que les écrivains antérieurs dont ils ont relevé tous les *effets* dénombrables, retenu, classé, concentré le meilleur, – en tant qu’il se peut saisir et isoler.

Alors, dans des périodes de temps très courtes, on voit se produire et même coexister des œuvres d’apparence très différentes, qui sembleraient, par leurs caractères extérieurs, devoir appartenir à des époques très séparées. L’une est formée de naïvetés incomparables, jamais en défaut, plus enfantine que tout gosse réalisable. L’autre est le fait d’un sauvage, ou d’un être tombé de je ne sais quel astre, ou privé ou augmenté de quelque sens. Tel auteur est si complètement métaphorique qu’il est impossible de discerner ce qu’il veut dire de l’expression qu’il en donne. Son idée est une image et il y juxtapose une image de cette image si régulièrement que la symétrie est absolue, le sens indiscernable du signe. On ne sait de quel côté est le sens, duquel, le signe...

Ce développement de moyens tient d’une part à l’expérience acquise ; à l’émoussement des sensations littéraires ; à la grande variété des livres accumulés déjà ; à la conséquence de ce grand nombre, qui est de donner trop de prix à la nouveauté et de faire chercher à se faire entendre.

L’impression générale est d’une cacophonie, d’un désordre qui fait pressentir la fin de toute littérature, un jugement dernier de toute rhétorique. La chronologie, l’évolution sont en déroute. Les procédés devenus conscients et réduits en opérations permettent de former immédiatement et dans un ordre quelconque, une graine, une feuille, une fleur.

– Ces auteurs si divers sont infiniment *voisins*. Ils ont lu les mêmes livres, les mêmes journaux, – suivi les mêmes lycées, et généralement eu les mêmes femmes...

Voir à la fois les grands ouvrages et la poussière des petits dans le ciel intellectuel. Voir coexister la constellation Égypte – et celle Hellas et la Renaissance, comme nous le faisons, comme le permet une *bibliothèque*, un *musée* – une tête érudite – et les vagues lueurs des choses disparues, soupçonnées...

Comme on voit à la fois au plafond des apparences célestes, des corps et des groupes, d'âges énormément différents... La rétine fait toutes choses contemporaines.

Pour un certain genre d'amateurs, la lecture de poésies n'est jamais qu'un exercice de malveillance.

Ils sont sûrs avec délice, de trouver la bêtise, l'impropriété, la platitude que les difficultés de l'art disposent dans tout poème. Ils sentent combien la réussite continuelle est improbable. Tout poème est nécessairement ou exagéré, ou obscur, ou ridicule, ou indifférent par quelque endroit. C'est pourquoi les longs poèmes sont si vulnérables ; comme tout ce qui est long, sans doute, mais avec plus de chances de dommage que tout autre genre de production.

En France, on n'a jamais pris les poètes au sérieux. Il n'y a donc pas en France de poète national. Voltaire a failli l'être.

Mais le poète est le personnage le plus vulnérable de la création. En effet, il marche sur les mains.

Il est impossible de penser – *sérieusement* – avec des mots comme Classicisme, Romantisme, Humanisme, Réalisme...

On ne s'enivre ni ne se désaltère avec des étiquettes de bouteilles.

Une littérature dont on aperçoit le système est perdue. On s'intéresse au système, et l'œuvre n'a plus le prix que d'un exemple de grammaire. Elle ne sert qu'à comprendre le système.

La lecture des histoires et romans sert à tuer le temps de deuxième ou troisième qualité.

Le temps de première qualité n'a pas besoin qu'on le tue. C'est lui qui tue tous les livres. Il en engendre quelques-uns.

Le naturalisme n'est une doctrine déterminée et n'a de sens que si l'on se fait fort de réduire à zéro la personnalité de l'écrivain. Je n'y verrais que des avantages, car je ne vois pas ce que vient faire dans l'art, – c'est-à-dire dans mon plaisir ou dans mon émotion, – ce qui me fait songer à quelqu'un ? Son devoir, qui est son métier, est de disparaître, lui, son visage, ses amours et ses affaires. Nous ignorons tout des auteurs de très grandes œuvres. Shakespeare n'a jamais existé, et je regrette qu'il y ait un nom sur ses pièces. Le Livre de Job n'est de personne. Rien ne fausse plus l'idée la plus utile et la plus profonde que nous puissions nous faire de la production humaine que le mélange d'un état civil, d'histoires de femmes ou autres avec la considération intrinsèque d'un ouvrage. *Ce qui fait un ouvrage n'est pas celui qui y met son nom. Ce qui fait un ouvrage n'a pas de nom.*

Si un parfumeur eût adopté l'esthétique « naturaliste »,
quelles odeurs eût-il embouteillées ?

Le roman voit les choses et les hommes exactement comme
le regard ordinaire les voit. Il les grossit, les simplifie, etc... Il ne
les transperce ni ne les transcende.

La « psychologie » des romanciers ne dépasse pas ce que
peut vérifier l'observation particulière accidentelle.

Le roman exclut microscope et télescope, prisme et polari-
mètre.

Quand donc il prétend au « réalisme », il prétend s'en tenir
à l'observation naïve et à ce que permet d'enregistrer de cette
observation le langage ordinaire.

Mais si le lecteur devient difficile, le langage ordinaire ne
suffit plus à l'émouvoir. Le réaliste cherche alors à obtenir le
trompe-l'œil par l'excessif du « style ». Goncourt, Huysmans
paraissent... Un langage extraordinaire est appelé à suggérer
des objets ordinaires. Il les métamorphose. Un chapeau devient
un monstre, que le Héros réaliste armé d'épithètes invincibles
chevauche, et fait bondir du réel dans l'épopée de l'aventure sty-
listique.

Faut-il être naïf pour apercevoir une différence entre un
roman réaliste et un conte bleu !

On dit aujourd'hui : Napoléon ET Stendhal.

Qui eût dit à Napoléon que l'on dirait Napoléon ET Sten-
dhal ?

Qui eût dit à Zola, à Daudet, que ce très petit homme si aimable et si bien parlant, *Stéphane Mallarmé*, aurait, par ses rares petits poèmes bizarres et obscurs, plus profonde et durable influence que leurs livres, leurs observations de la vie, le « vécu », le « rendu » de leurs romans ? Un diamant dure plus qu'une capitale et qu'une civilisation. La volonté de perfection vise à se rendre indépendante des temps, etc...

Le souci naïf de la postérité avait ce grand effet de faire faire ce qu'on n'eût pas fait pour des hommes présents et trop connus et jugés ou jaugés. Il y a des efforts et des œuvres de patience dont on ne se sent pas capable pour des contemporains et leur durée. Il fallait l'illusion d'une perspective indéfinie, mirage qui engendrait les très grands hommes. Bien des choses autour d'eux, que ce regard accommodé à la fin des siècles rendait misérablement périssables, n'avaient point accès dans leurs combinaisons supérieures ni influence sur leurs ouvrages.

Mais la précipitation est entrée dans le monde. Elle a tué la postérité. Avec celle-ci, un certain « style ». Combien d'œuvres modernes racolent, font le trottoir.

Le besoin de nouveau est signe de fatigue ou de faiblesse de l'esprit, qui demande ce qui lui manque.

Car il n'est rien qui ne soit nouveau.

Beau Titre pour un grand artiste : Exécuteur de Hautes Œuvres.

Condition contrariée de l'état artiste.

Il doit observer comme s'il ignorait tout et il doit exécuter comme s'il savait tout.

Aucune connaissance dans la sensation, mais aucune ignorance dans la transformation.

Les Optimistes écrivent mal.

X est une force de la nature.

— Ce qui caractérise les forces de la nature, c'est la déperdition.

Z s'est établi dans le génie – tel qu'on se figure le génie dans les esprits vulgaires.

Il interpelle, foudroie, extermine. Se promène à grands pas dans la petite chambre de son esprit. Il ne voit que ses pas, mais non la petitesse de la chambre.

Écrivains sonores – violents.

Un homme tout seul dans sa chambre jouant du trombone.

Un écrit forcené, chargé d'invectives, comme ivre de violence et riche d'épithètes et d'images foudroyantes me donne une envie invincible de sourire.

C'est que je ne puis m'empêcher de voir l'écrivain se rasseoir à telle heure à sa table et reprendre le fil de sa fureur.

HUMANISME

« L'Himalaya m'assomme. La Tempête me fatigue. L'Infini m'endort. Dieu est Trop... »

Hugo est un milliardaire. – Ce n'est pas un prince.

« C'était une Ville de rêve... »

Il ne s'agit donc pas d'*architecture*.

LITTÉRATURE

On y voit des sauvages qui se font imprimer, des loups-garous qui corrigent leurs épreuves, des dragons crachant la flamme qui font un « service de presse » : tout ceci aussi naturel que leurs fonctions les plus naturelles.

Aujourd'hui ce qui est parfait retarde.

L'âge fait que l'on finit par pouvoir écrire des choses assommantes.

Je remarque dans tous les arts, et particulièrement dans celui d'écrire, que l'intention de causer quelque plaisir le cède insensiblement à celle d'imposer une certaine idée de l'auteur. Si une loi de l'État obligeait à l'anonymat et que rien ne pût paraître sous un nom, la littérature en serait toute changée, – en supposant qu'elle y survécût...

APOLOGÉTIQUE

Voici à quoi sont consacrés les écrits les plus importants :

- « Tu n'aimes pas ce que tu aimes ;
- « Tu aimes ce que tu n'aimes pas ;
- « Tu n'es pas ce que tu es, et réciproquement. »

HOMO SCRIPTOR

Je regarde la mer en furie, et le Dictionnaire caché, tapi dans *l'être de lettres*, veut, à chaque plus beau coup *joué* par les lames ou les nues et *gagné* par les yeux, lâcher un vol de mots dans la région sensible où passe dans la lumière spirituelle ce qui se fait articuler et écrire...

À chaque instant, un événement verbal veut répondre à l'événement physique et visuel, et faire passer quelque chose du temps quelconque dans le temps organisé – celui des actes.

Une idée juste que l'on a depuis longtemps fatiguée. Sa justesse la fait revenir, et ce retour la rend vieille et radotage. Elle devient insipide et par là, excite la formation d'une idée moins juste, et même fautive, sur le même objet ; et même très fautive, mais fraîche et vive.

L'époux d'une très belle femme, après des années qu'il la goûte, il arrive qu'une laide l'inspire. C'est aussi l'histoire simple de toutes les révolutions dans l'art, et, sans doute, dans la politique.

C

L'homme se cramponne à ce qu'il croit valoir.

LE PARVENU

Celui-ci se caressait du bout de la langue une dent gâtée, et il se disait, encore étonné de son nouveau rang, qu'*elle* aussi était à l'honneur. Il hésitait entre sa récente fortune, et son état d'hier, et son être le même. – Il disait : *ceci* aussi est ministre ou pape. Ce chicot est d'un personnage. Il n'a pas changé, et pourtant, tout a changé pour moi ! Qui, *MOI ?* disait-il à sa langue et à sa dent...

SNAP-SHOT

L'être anxieux, en sueur, en tension, entre le gaster gonflé, le cœur peinant et accéléré, et les yeux fixes sur un point de l'horizon ; luttant, divisé contre soi ; l'esprit aux prises avec le souffle et la pesante présence viscérale ; le nez froncé, battant ; le pied ballant en l'air pour faire du temps ; tantôt, respirant avec force comme pour réprimer la puissance intestinale qui l'opresse par un appel, plus ou moins conscient, aux vertus de l'air neuf ; tantôt accablé, anhéant, masse de vie en peine.

Et dans ce système de forces antagonistes en fluctuation, les idées ou les signaux de toute nature mentale, leurs réactions et développements divers...

Et c'était un homme important...

Noblesse est marquée par le sans-gêne absolu, combiné avec des observances rigoureuses et toutes conventionnelles.

Liberté égotiste, accusée plus que limitée, sur certains points *choisis insignifiants*, par des obligations strictes et indevinables (lesquelles marquent la transmission).

Tout ce qui signifie Inégalité – et hiérarchie – mais le plus naturellement du monde.

Les faux nobles se marquent par l'effort.

« La mouche à mains, sans ailes, qui porte le n° 10.757 d'entrée sur le catalogue de la série 19 des créations terrestres... se vante... proteste... invoque la postérité. »

Voilà comment l'Archange dans son rapport au Seigneur résume les plaintes de quelque humain.

D

L'homme porte sur ses jambes toutes douleurs possibles et la suprême volupté – porte sur ses jambes sa mort comme un secret, un trésor caché, un gage certain de la fin de toutes choses – un rien, résumant le tout.

L'ESPOIR FONCTIONNEL, NORMAL

L'homme inconsciemment parie presque tout le temps de sa vie qu'il ne sera pas foudroyé dans les dix minutes ou dix secondes suivantes. Il se sent (sans y penser) *certain de vivre*, incapable de mourir dans ce temps si proche et si court. Il a le sentiment de sa propre continuité, et ceci nécessairement. Ce sentiment est aussi vrai ou véridique que celui d'un corps chaud qui penserait qu'il ne peut point, par aucun moyen, être refroidi dans l'instant.

L'ÂME SOLLICITANTE

L'homme – sur un lieu haut et à pic – doit nécessairement songer à se précipiter, comme il songe invinciblement à boire une coupe pleine d'un beau liquide placée devant lui. Et ainsi est-il, à chaque instant, *tenté* de rejoindre l'âme naïve de cet ins-

tant, qui veut ce qu'elle voit et accomplit aussitôt ce que les objets présents demandent.

C'est l'âme *sollicitante*. Autorité des états naissants.

L'armoire close demande la femme de Barbe Bleue ; la pomme, Ève, —. Il y a en nous nombre d'*attentes* indépendantes.

LA CONSIDÉRATION MATINALE

L'être, au réveil, tout au percé du jour, est encore très peu ce qu'il va être par son nom et le reflux de sa mémoire. Il est à peine *soi* ; mais son MOI naturel, universel, assez simple encore pour ressentir, pour traiter également, et même équitablement, toutes choses. Il est encore *avant* son inégalité particulière acquise et apprise ; il est encore en dehors du monde, non engagé, non partie, mais juge pur. Alors la sottise politique, la misère du temps et des esprits, ses propres opinions et sa propre faculté de souffrir, d'être quelqu'un et non quelque autre, lui apparaissent en tiers avec ce MOI et ce petit jour, choses présentes et encore à demi cachées dans la pénombre.

PETIT PSAUME DU MATIN

*Mon esprit pense à mon esprit.
Mon histoire m'est étrangère.
Mon nom m'étonne et mon corps est idée.
Ce que je fus est avec tous les autres.
Et je ne suis même pas ce que je vais être.*

L'homme qui se réveille du sommeil artificiel, se reprend où il en était. La première idée est la dernière laissée.

Si les morts se réveillaient, ils se réveilleraient mourants.

Continuez à mourir.

SOMMEIL

L'obscurité réveille le sommeil.

MARE NOSTRUM

Se faire une psyché d'holothurie réduite au constat des échanges et qui a l'horaire des marées pour Code, Bible, discours de la Méthode.

— Que si une anémone de mer pensait, et si elle nommait *la mer* du nom de *Dieu* (*in quo sumus, vivimus et movemur*) les pensées qu'elle formerait, seraient édifiantes et dignes des meilleures mystiques.

— Tout ceci n'est point paradoxe. Je songe à notre *vrai milieu*, c'est-à-dire à celui dans lequel et aux dépens duquel vivent nos sentiments et nos pensées : il est ce *milieu intérieur* qui est constitué de notre sang et de nos humeurs, et dont la transformation périodique en lui-même, comme ses fluctuations de composition, sont les dominantes de notre vie. Dans cet Océan aux orages chimiques, à la salure constante, et de qui la marée

pour astre a notre cœur, baignent tous ces éléments nerveux qui sont ce que nous sommes... *en tant que nous nous ignorons.*

HEURES

Celui-ci est assombri par la chute du jour,

Un autre par l'aurore.

Il y a aussi une tristesse du plein Midi...

Et moi, vers trois heures, le plus beau jour cruellement me perce l'âme. La maturité de sa puissance le condamne. Toute existence se contemple en lui.

... C'est une chose étrange que le Jour. Étrange, c'est dire *étrangère*. Étrangère à la pensée, qui semble raisonner, créer, spécifier, vivre à sa guise son désordre et son ordre de pensée, sans égard à cette énorme horloge de lumière qui mesure ce qu'elle manifeste et manifeste ce qu'elle mesure...

Mais la marche du Jour, si elle est insensible dans l'exercice de l'esprit, toutefois secrètement lui impose une variation de ses forces, – c'est-à-dire une coloration, un relief, une énergie, une évaluation diurnes de ses idées.

Le Jour et le Corps, deux grandes puissances...

Mêlé aux choses par les désirs ; d'elles séparé par les dégoûts ; on porte en soi, absentes toutes proches, le groupe des occasions et actions qui pourraient se présenter ; d'actes réalisables, d'actes irréalisables, ou plutôt de modifications sponta-

nées naissantes, dont les unes sont, à la réflexion, réalisables, les autres, non ; et dans les premières, celles qui à cet instant semblent désirables ou indifférentes, et celles qui répugnent...

Ce qu'on ne fait pas ; ce qu'on ne ferait jamais – cela vous dessine votre figure. C'est mon contour, *contour en moi*, et *qui me fait*, comme :

« Je ne mangerais pas cette ordure. – Plutôt mourir ! – Jamais je n'aurais eu de moi-même telle idée ! – Comment peut-on dormir sur le dos ? Croire ceci ? Lire ce livre ? »

Nous sommes faits de quantité d'impossibilités, dont beaucoup ne sont pas éternelles, et l'on finit un jour par dormir sur le dos...

L'homme en sait trop peu sur soi-même et n'en peut savoir que trop peu – pour que ses confessions, sa « sincérité » puissent nous apprendre quelque chose de vraiment important et que nous ne puissions imaginer facilement.

Être soi-même !... Mais soi-même en vaut-il la peine ?

Le difficile est de repousser ce qui vous empêche d'être *vous-même* – sans repousser en même temps ce qui vous contraint à l'être.

On ne se *reconnaît* pas dans ses émotions. Rien plus étranger – hostile même.

On ne se reconnaît pas non plus dans ses meilleurs instants.

« Trop bien pour être de moi. » (Premier mouvement.)

On se reconnaît dans ses habitudes et dans ses manies comme dans une photographie (qui daterait de quelques années).

LE REVENANT

Je rentre, – et il me semble que – je reviens.

C'est là, me dis-je, que je mettais mon chapeau et ma canne ; c'est là que je venais m'asseoir. Ah ! voici mes papiers, mon cahier – et voici sur le blanc du feuillet, voici même ma main, – tenant ma plume...

Tout m'est étrange, tout familier – Vieux vêtement retrouvé – Portrait d'il y a quarante ans ?

Mais où est, et quelle était la pensée que j'écrivais ?

— L'âme, peut-être, pourrait s'interpréter comme étonnement, production de l'étonnement d'être ce que l'on est. Ce que l'on est est toujours un peu ce que l'on fut, et un peu ce que l'on ne fut...

Le lendemain rentre dans la veille comme un revenant. Ce n'est pas le passé qui revient. C'est le présent qui rentre dans son même, et par là, le rend *même*.

L'âme recherche la douleur qui vient de disparaître à l'emplacement même où elle *s'élevait*.

Comme la main ne peut lâcher l'objet brûlant sur quoi sa peau fond et se colle, ainsi l'image, l'idée qui nous rend fous de douleur ne peut s'arracher de l'âme, et tous les efforts et écarts de l'esprit pour s'en défaire l'entraînent avec eux.

Une douleur si prompte à agir et à s'évanouir que le sentiment de sa durée ne se puisse produire, n'est rien.

La substance de la souffrance est la souffrance prévue.

Si tu souffres, c'est que tu retardes sur les choses. Tu es où elles ne sont plus.

Souffrir est vivre sans pouvoir vivre ; c'est même... *être vécu* par...

C'est parfois une épine cachée et insupportable que nous avons dans la chair qui nous rend difficiles et durs avec tout le monde.

Personne ne la voit, et tout le monde doit en souffrir,
puisque nous la cachons et en souffrons.

Ôtée, nous serons « bons ».

Un événement qui émeut, ce n'est pas en tant que je le
pense qu'il m'émeut.

C'est, au contraire, pour ne pas pouvoir le penser dans ma
ou sa plénitude.

La conscience règne et ne gouverne pas.

Parfois enchaîné par son rêve
et délivré par l'éveil ;
et parfois enchaîné par la veille
et soulagé, délivré par un rêve.

La joie est un accès d'excitation générale de l'être qui
change le plus de choses qu'il se peut en sources ou causes de
plaisir.

Elle est comme une énergie qui rayonne d'un être, une lu-
mière d'or qui lui dore tout ce qu'il voit.

Un homme contemplait entre ciel et Soi une figure mystérieuse dont il ne voyait qu'une face, et *on* lui disait que c'était la figure de sa vie à demi figée, à demi informe.

Se rétrécissant, s'assombrissant – le géant de fumée se réduit à tenir dans un petit vase, la tombe.

Si l'âme avait tout pouvoir dans l'instant même, nous péririons dans l'instant suivant.

On ne pense réellement à soi et que l'on est soi que quand on ne pense à rien.

Qui regarde sa main, se voit être ou agir là où il n'est pas.

Qui *pense*, – s'observe dans ce qu'il n'est pas.

Ô Moi, ce n'est pas toi qui trouves ton idée ; mais au contraire, c'est une idée qui te trouve et t'adopte.

Ce que tu appelles Moi, ton Moi, n'est pas du tout dans la profondeur de ton système vivant. Il n'y a pas de Moi dans la substance de ton cerveau ; mais elle produit du Moi comme elle produit des idées. À la lueur subite d'une idée, le Moi en retour est excité et se déclare.

Il y a quelqu'un en nous au regard duquel toutes les circonstances de sa génération et toutes les particularités de son individu sont au hasard. Naissance, lieu, parents, sexe, nation, époque... Et blond ou brun, faible ou fort, brave ou non, esprit ou non, tels désirs, telles répugnances, etc...

Ce sont, d'ailleurs, toutes choses (ou presque toutes) qu'on apprend par confrontations et comparaisons.

À quoi s'ajoutent les rencontres qui jouent un si grand rôle dans le développement de la vie, les incidents et incidences. Ces interventions se combinent, d'une part, à la mécanique générale des êtres ; d'autre part, aux singularités ci-dessus indiquées.

Il n'est pas trop étonnant que de cette quantité énorme des constituants et modificateurs de la personnalité, les événements (et c'est ce qui les définit comme tels) tirent des réactions psychiques ou autres, qui sont ressenties par le sujet comme des surprises, des puissances ou des faiblesses, d'origine étrangère – par quoi le MOI tantôt chérit, tantôt déteste la personnalité – c'est-à-dire ce qui est inséparable de lui et qui peut cependant se concevoir tout différent de ce qu'il est – avoir pu être ou pouvant devenir tout différent de ce qu'il est.

Sur une heure de temps d'horloge, *peut-être* pourrait-on défalquer cinquante minutes pendant lesquelles nous n'existons pas (à peu près comme le volume occupé par un kilogramme du métal le plus dense se réduirait à moins d'un dix millième de millimètre cube si l'on supprimait les vides intermoléculaires).

La vie serait intolérable sans doute si cette interruption d'existence, c'est-à-dire de notre sensibilité totale, – comparable à celle du courant alternatif – ne se produisait pas. Et il se peut que la douleur soit l'effet d'une interruption d'existence.

Il y a une douleur seconde que cause la douleur et qui est celle de l'inutilité de cette dissipation.

Tout homme enferme quelque chose de terriblement sombre, de prodigieusement amer, de maudissant, de détestant la vie, le sentiment d'être tombé dans une trappe, d'avoir cru et d'avoir été joué, d'être voué à la rage impuissante, à la démission totale, livré à une puissance barbare et inflexible qui donne et qui retient, qui engage et qui abandonne, qui promet et trahit, et qui nous inflige par surcroît la honte de nous plaindre, de la traiter en intelligence, en être sensible, et que l'on peut toucher...

Tout ce fiel est prêt en chacun à se sécréter en abondance, à envahir l'organisme, à noircir le soleil, à changer le vrai en faux, le faux en vrai, l'heure en éternité, et toutes les pensées en aliments d'un feu sombre qui dévore indistinctement la chair, la raison, les talents, les instincts, et parfois le tout-puissant amour de soi-même qui est dans l'homme.

La plupart d'entre nous considèrent comme de l'extérieur certaines de leurs pensées – et il y a en eux des lieux interdits et des portes fermées, où la crainte, la décence, veillent. Il y a aussi des tombes en nous, des lieux de sépulture, dont l'âme qui les renferme ne laisse point volontairement approcher ses pensées. Il y a çà et là des lupanars plus chauds et plus abominables que tous ceux qui sont dans les villes : des trésors pour certains, des supplices pour d'autres. Il y a des dieux et un dieu connus et inconnus.

Que de choses dont beaucoup ne se manifesteront jamais, ombres d'actes et germes de pensées !

Et tout cela, en quelques instants, sous un choc ou un frôlement de plume, peut être violé, déchaîné, exhibé, ranimé : les tombes se rouvrir, vomir nos cadavres, et nos arcanes prendre une voix qui est la nôtre, et non la nôtre !...

Les choses bizarres, absurdes, les combinaisons, les perceptions étranges et indescriptibles, qui sont ce que le souvenir nous rapporte du rêve, peuvent être regardées comme ayant été sous le sommeil *productions normales*, état naturel des choses. Car l'étonnement qui a pu nous saisir sous le même sommeil en regard de ces bizarreries, et comme correspondant à elles, ne doit sans doute pas être considéré comme un effet de leur étrangeté, mais bien comme de même source et de même nature qu'elles, produit comme elles sont produites et aussi aveuglément.

Dans le rêve tout est rêvé, – excepté les effets physiologiques.

L'INCARNATION

La vie enseigne à faire semblant de n'être qu'un homme.

On ne peut s'éloigner consciemment de quelque objet sans retourner la tête pour s'assurer que l'on s'éloigne.

Se défendre par l'idée plus claire.

La lutte entre le cauchemar et le réel ; puis le réel lui-même devant être combattu, par plus de conscience repoussé, ébranlé...

— Le conflit va du simple échange au combat exaspéré.

Il faut juger à froid et agir à chaud. Mais rien de plus rare à obtenir des circonstances et de soi.

Si la vie fût toutes délices,
Si la vie fût toute torture,
Il y a beau temps qu'elle ne serait plus.

On n'est bien avec soi et confortablement en soi qu'avec les matières abstraites.

C'est une folie que de s'occuper d'autre chose que de ce qu'il y a de plus inutile, de moins actuel et de moins humain.

« Adieu, dit le mourant au miroir qu'on lui tend, nous ne nous verrons plus... »

E

Ne dites jamais : *Aime-moi*. Cela ne sert de rien. Toutefois Dieu le dit.

L'absolu de l'amour se connaît à l'inquiétude perpétuelle de celui qui aime.

Rien ne l'apaise entièrement, car, au degré suprême, l'amour est une volonté de créer l'être qu'il a pris pour objet. C'est une œuvre de genre étrange et désespérée, dont cet être est un fragment, un moment, une ébauche, une idée ; et qui se contente de cela ne sera jamais le grand artiste créateur de ce malheur insigne : un véritable amour.

Les uns, dans l'amour, sont attirés par la partie trouble de cette affaire ; les autres par la partie nette.

Les uns, par ces inquiétudes et ces naissances, ces incertitudes et tous ces tâtonnements d'abord en soi-même, puis entre deux êtres complexes, et enfin entre des organes d'une mécanique qui s'ajuste.

Les autres, par le vif moment au delà duquel ils dormiront bien.

Notre organisme quelquefois nous sauve de passions qui finissant par le compromettre, par l'émouvoir, par le faire paraître avec ses réponses, introduisent à notre esprit le sentiment d'une *vraie* valeur. La voix de la vie même se fait entendre et le thème de la conservation se dessine par quelques notes profondes ou suraiguës. Le cœur du corps parfois se fâche contre le cœur de l'âme ; un pincement subit de ce cœur vrai traverse tout à coup la plénitude amoureuse de l'autre...

Parfois l'homme fait l'amour, simplement pour faire quelque chose. Le rôle du temps disponible ou de l'énergie restante sans destination est grand. Le désœuvré qui a de l'argent en poche. Le flâneur qui s'avise de lancer des pierres, de casser des branches.

Si quelqu'un d'une part se plaît, et qu'il se déplaise d'autre part... Mais c'est là toute la difficulté, le dédale, la poésie, de l'amitié et de l'amour.

Un être complexe – *qui toujours se croit simple et un* – a affaire à un être complexe – qui se croit et qui lui paraît simple et un.

SAGESSES

Une sagesse fuit l'Amour
Comme la bête fuit le feu ;
Elle craint d'être dévorée.

Elle a peur d'être consumée.

Une Sagesse le recherche,
Et comme l'être intelligent,
Loin de la fuir, souffle la flamme,
La fait sa force et fond le fer,

Ainsi l'Amour lui prête ses puissances.

Il ne suffit pas à Aphrodite d'avoir un sexe. Il lui faut un visage et une forme de corps qui puissent agir par voie de lumière, à distance, et orienter vers elle le plus grand nombre possible de nos sens, et nos pas, et notre pensée.

Cet objet séparé induit en nous des forces étranges, et si nous ne pouvons nous en saisir à notre gré, ces puissances contraintes nous produisent des effets extraordinaires : une politique, une poésie, une rhétorique, une psychologie, une mystique se développent, même chez des êtres dont l'esprit, jusque-là, n'était que ce qu'il était.

Polydore, avec ses masses pures, sa hauteur aux lumières bien situées, ses assises, ses aplombs, ses symétries, sa rondeur bien divisée,

L'unité de sa clarté
La continuité de sa douceur
L'enveloppe de sa modulation
Les passages de l'ombre entre ses membres...
C'était une femme très belle.

La femme est ennemie de l'esprit, soit qu'elle donne, soit qu'elle refuse l'amour.

Ennemie naturelle et nécessaire ; et même le meilleur ennemi de l'esprit.

Le meilleur ennemi est celui qui fait créer les plus subtils et les plus sages moyens de défense ou d'attaque.

L'âme est la femme du corps. Ils n'ont pas le même plaisir ou du moins, rarement ils l'ont ensemble – C'est l'extrême de l'art que de le leur donner.

DUO D'AMOUR

— Que fais-tu là ? Ton expression est assez douloureuse, et ton regard semble chercher tout autre chose que ce qui est et que moi-même.

— Je travaille à me sentir heureux.

Le bonheur a les yeux fermés.

Le bonheur est la plus cruelle des armes aux mains du Temps.

Les bons souvenirs sont des bijoux perdus.

F

Les grandes renommées, même les plus solides, les plus « justes », sont toujours faites de circonstances et jamais les produits purs de l'acte. Les grands noms réfléchissent une espèce de lumière qui leur vient de toutes parts. Celle qu'ils émettent par leur propre perte n'en est qu'une faible fraction.

Il n'est pas d'homme dont la valeur propre puisse produire à *soi seule* l'éclat du nom de César. Sans l'atmosphère, le soleil ne serait aux yeux qu'un foyer incandescent terminé nettement sur ténèbres.

PARADOXE DE LA GLOIRE

Le glorieux se doit de considérer les autres hommes comme moindres – comme sujets à l'erreur – faibles – sauf en ce seul point, qu'ils ne se trompent pas en le jugeant *lui* supérieur à eux.

Il les trouve sots en tout, excepté en cela.

Un homme célèbre est un homme *surveillé*, et qui se sent tel – et dont les actes – et même les pensées en sont modifiées.

Nous disons d'un homme : Quel sot !... Est-il possible d'être si bêtement vaniteux !

Mais nous ne pensons point que si cette vanité lui fût ôtée par enchantement, et qu'une autre plus subtile ne vînt pas remplacer la première, il ne resterait à cet être désabusé de soi qu'à se brûler la cervelle. Il se défend du non-être de son mieux.

La vanité n'est que d'être sensibles à l'opinion probable des autres sur nous.

L'orgueil est d'y être insensibles. Mais les uns ont un faible orgueil qui imite cette insensibilité ou s'en donne l'illusion par la ségrégation et l'éloignement du monde. Ils trichent. Les autres (qui peut-être n'existent pas) n'ignorent rien, mais ne tiennent aucun compte des sentiments sur eux.

Qui aime les louanges ne méprise pas l'homme. Qui redoute la critique s'en fait une idole effrayante.

Critiques et louanges nous induisent à croire que quelqu'un *puisse nous donner bien plus qu'il ne possède.*

Le véritable orgueil, je veux dire l'orgueil de la qualité la plus rare, se connaît à ceci qu'il s'accompagne du dédain de soi ou de la pitié envers soi.

Le dieu se dit : Ils m'adorent et je suis adorable, et pourtant si peu de chose ! Comment ne pas mépriser tendrement ces humains... comme moi-même.

G

Tous les hommes sont égoïstes par construction et les lois de leur fonctionnement. Ils sont exactement contraints de se préférer, ce qui se réduit très simplement à discerner leur plaisir d'avec leur douleur. Préférence et plaisir sont synonymes.

La critique de l'égoïsme consiste à *blâmer* ceux qui suivent leur loi si manifestement qu'ils ne peuvent jamais faire *échange de plaisir contre douleur* avec leur semblable, sans avantage, sans gain immédiat ou escompté.

Il est des choses que les Autres seuls tirent de nous. Il est des choses que nous ne tirons que des Autres.

Que chacun tente de dresser pour soi une table comparée de ces offices.

Les Autres, par exemple, tirent de nous des ripostes, de l'esprit, des sentiments, du désir, de l'envie, de la concupiscence, des idées, de bons et de mauvais procédés. Que de choses nous ignorerions contenir, pouvoir, accomplir, et même souhaiter, si les provocations d'Autrui par ses actes, ou par sa seule existence ne les excitaient !

Mais nous tirons des Autres presque tout le nécessaire, le langage aussi bien que le pain, et beaucoup d'images de nous, qui se peignent dans leur regard, dans leur conduite, leurs paroles et leurs silences.

Un miroir est l'un de ces Autres.

Comprendre quelqu'un, c'est avoir aussi une idée de sa physiologie et de sa sensibilité et des habitudes de son organisme – lesquelles sont singulières, très puissantes et très cachées. Le secret de bien des conduites est dans la politique de préservation des habitudes physiologiques : besoins parfois bizarres, et, quoique besoins acquis, plus forts parfois que des besoins naturels, véritables parasites de la vie neuro-viscérale, inventeurs de dissimulation et de manœuvres extraordinaires. Rien ne dessine plus une « personnalité ». Mais c'est encore un aspect que le roman connaît assez peu. Même Balzac. Il est vrai que ce sujet va vite à l'ignoble, à l'immonde et au comique. Pratiques inconcevables, qui tiennent de la superstition, du tic, de la magie, et qui deviennent obligatoires, sortes d'intoxications de l'habitude et de monstruosité dans l'ordre des actions. Il y a une tératologie des fonctionnements.

Quand nous nous comprenons l'un l'autre, nous croyons par cela seul à l'existence des choses dont nous avons échangé les noms. L'échange crée. C'est là un piège étrange. Un échange d'impressions qu'ont traduites ou trahies des gestes identiques, institue « l'objectivité »... L'accord donne du *réel pour tous* à ce que plusieurs conviennent d'avoir vu. Mais l'échange se fait *langage*, et par la nature de cet instrument d'échanges, il arrive que *se comprendre* se confond avec *convenir qu'on se comprend*, – même en l'absence ou en l'inexistence des choses mêmes sur quoi l'accord peut se faire. Tout le monde comprend tout le monde quand on parle d'*esprit*, d'*univers*, de la *vie*, d'une quantité d'*objets-de-propos* de cette espèce inobservable, termes qui doivent tout à ce simple fait qu'on se les passe et les repasse sans la moindre difficulté.

Quoi que tu dises, – ce que tu dis peut en dire plus que tu ne crois – si celui qui t’écoute est plus que ce que tu crois qu’il est – ou moindre !

Au menteur :

Plus délicat, plus important, plus difficile de penser la « vérité » que de la dire.

L’ACCORD

« Il fait beau », dit Arnolphe. Tout le monde en convient. « Il fait chaud », ajoute-t-il. Mais Climène aussitôt : « Vous trouvez ? » lui dit-elle.

On s’accorde sur ce que l’œil voit. Il nous fait unanimes. Mais la peau est plus personnelle, et je me demande pourquoi.

Que si nous différons les uns des autres par cette sensation de la peau bien plus que par celle de la vue, c’est donc cette dernière qui aura le privilège de servir à nous accorder. Elle fera qu’il n’y ait qu’un monde pour tous, de mêmes objets, des termes définissables et une « science objective ».

Quelqu’un m’interroge, et attend ma réponse pendant un certain *temps*, qu’il considère comme *suffisant*.

Si je n’ai pas répondu après ce temps, il doute ou de mon savoir ou de ma sincérité ou de mon intelligence. – J’ai pu : ou ne pas comprendre, ou ne pas pouvoir, ou ne pas vouloir.

Il ne songe jamais que j'aie pu penser à autre chose.

ÉQUATION DE LA VÉRITÉ

Si tu penses comme un grand nombre, ta pensée devient superflue.

Pour la masse, son sentiment est une « vérité ».

Pour chacun, il demeure une question.

Donc « Vérité » = doute × grand nombre.

VISAGES

Des visages, les uns repoussent, les autres attirent – et des premiers, les uns repoussent d'abord et attirent ensuite, et des seconds, c'est le contraire.

Il en est auxquels on ne peut jamais s'accoutumer – Trop beaux ou trop laids.

Certains sont d'une extrême particularité : d'autres offrent une sorte d'apparence universelle ; réguliers, noblement inexpressifs.

S'apprivoiser à un nouveau visage, c'est comme apprendre un langage nouveau. On cesse peu à peu de percevoir ce qu'il est pour ne plus en recevoir que ce qu'il annonce cette fois.

Les traits confiants deviennent insensibles ; et le visage familier ne nous sollicite plus que par ses altérations de circonstance.

Le sourire – le haussement intime d'épaules – ce sont des symboles algébriques. Tout ce qui est placé sous ce signe est condamné. Nous possédons un « opérateur » qui déprécie ce qu'il affecte. Le rire, qui expulse convulsivement une combinaison d'images ou d'idées excitante, mais que nous ne pouvons assimiler, est d'une nature assez différente. Le sourire est plus délié, moins un réflexe à l'état brut, beaucoup plus pénétré de pensée. Il est un jugement déjà presque rédigé avec ses motifs. Voici comme l'on pourrait illustrer la comparaison que je fais de ces deux réponses : le geste instinctif d'écarter de soi un corps dont le choc ou la simple approche sont à craindre, dépend de la masse et de la vitesse de ce corps aussi bien que de sa nature. Tantôt notre machine s'emploiera tout entière à le repousser ; le torse, les bras entreront en acte. Tantôt, – une mouche – un simple éveil de la main, un doigt levé la chassera. Ce mouvement de rien suffit. Son insignifiance devient expression de mépris, et nous pourrions écrire que le mépris est en raison inverse de l'importance du déplacement ou dérangement que demande l'annulation de quelque cause. Le rire va émouvoir jusqu'au diaphragme ; le sourire, quelques petits muscles de la face. Le rire, quelquefois, nous ébranle jusqu'à la douleur, et renaît de lui-même en incoercibles saccades. Le sourire demeure à nous, se reprend et résorbe à volonté ; et s'il fait parfois quelque mal, c'est aux autres.

Les êtres sensibles n'ont pas la voix puissante, ou bien ne la donnent pas. Plus ce qu'ils disent les affecte, plus ils la baissent.

Il y a une pudeur auditive. Et il en est de même du *ton*. S'entendre dire certaines choses est pénible. Le son de la propre voix rend ennemi de soi-même, etc.

Offense-moi, – pour me donner la force de te tuer.

UN ASSEZ GRAND REMÈDE CONTRE...

les autres – quand ils s'en prennent à nous, est d'observer l'automatisme de leur langage. La colère, le mécontentement, la haine développent des automatismes.

Les traits les plus justes et les plus perçants viennent de gens non profondément irrités. Et d'ailleurs, la qualité de leurs « mots »-à-faire les excite, plus que le désir de nuire.

Et supposé que ces modes sensibles soient reconnus attachés à quelque petit système organique, qui peut être excité, irrité, calmé, troublé, détruit, par plus d'une action ou d'une circonstance, se demander comment construire une table des valeurs ?

Tout ce que tu dis parle de toi : singulièrement quand tu parles d'un autre.

« Mets les rieurs de ton côté » – et le bateau chavire. Il te verse avec eux dans le vulgaire.

Quelqu'un qui attaque quelqu'un dont il n'est pas attaqué, en est attaqué.

Quelqu'un dit : « Quoi, c'est à moi, que vous venez dire ceci ?... »

— À quel autre, le puis-je dire ? À qui me confier ? À qui donc faire entendre ce que j'ai de plus intime et de plus ardent : le mal que je vous veux... »

Oh ! je vous prie... Taisez-vous. Ne me parlez pas de cela dont je me parle tout le temps en moi-même.

Ceux qui comprennent ne comprennent pas que l'on ne comprenne pas.

Et ceux-ci doutent que ceux-là comprennent.

Un homme qui m'est familier dans la conversation, me devient parfois étranger si je l'entends parler en public.

ÉCHANGE

Je te regarde comme un animal, et tu me regardes comme un aliéné.

Nous ne pouvons parler que nourriture et temps qu'il fait.

— Mais ne sont-ce pas les sujets essentiels !

— Allez, messieurs !

Chacun de nous est le seul être au monde qui ne soit pas toujours une mécanique.

Chacun découvre de temps à autre que tout le monde est fou, excepté soi.

Et reconnaît, de temps à autre, mais plus rarement, que tout le monde est raisonnable, excepté soi.

Le grand triomphe de l'adversaire est de vous faire croire ce qu'il dit de vous.

Il est des personnes dont il est à souhaiter qu'elles pensent de nous tout le mal du monde. Car il est bon de paraître laid sur un miroir bossué.

Il est des hommes dont la pensée est toute faite de ce que nous méprisons quand cela vient à la nôtre, par accident.

Ces hommes nous sont donc incompréhensibles, et nous n'avons avec eux que les relations qui nous permettent de nous ignorer.

Mais changez ces hommes en femmes, et supposées assez séduisantes, et vous leur ferez toute la compagnie qu'elles voudront.

Nous « jugeons » la plupart des gens que nous connaissons au moyen d'une *seule* épithète : c'est un *sot*, c'est un *gredin*, c'est un *génie*, c'est... *quelqu'un*. Mais j'incline à croire que ceux que nous aimons, *nous ne savons pas les qualifier* ; tout le transcendant essentiel de la vraie amitié ou de l'amour profonde s'y refuse.

Aimer, admirer, adorer ont pour expression de leur vérité les signes négatifs du pouvoir de s'exprimer. Du reste, tout ce qui est fort dans le sentiment et tout ce qui excite une réaction brusque *venue de loin* démonte sur le moment le mécanisme complexe du langage : le silence, l'exclamation ou le cliché sont l'éloquence de l'instant.

ÉVOLUTION

L'anthropophagie – devenue psychophagie, chronophagie, phagie de l'honneur, de la réputation des gens, de leurs biens, de leurs dons, de leur temps...

Repas de valeurs humaines, et c'est manger du vivant !

Mais enfin, vous ne prenez pas parti !

— Me prenez-vous pour un imbécile ? Pensez-vous que mettre ma personne, mon coup de poing sur la table, mon éclat de voix et tout mon corps dans le débat, renforcera d'un rien la somme des raisons *pour*, diminuera d'un rien la somme des raisons *contre* ?

Et quand j'aurais gagné la partie sur la table, l'aurai-je gagnée auprès des dieux ?

Qui nous cède, nous hait ; même cédant à la douceur et à la caresse.

SCIENCE DE L'HOMME – ANTHROPOSOPHIE

Il faut demander le moins aux *volontés*, aux énergies *conscientes*, aux dépenses qui se connaissent elles-mêmes, et demander *le plus* aux intérêts, aux *habitudes*, aux facilités – c'est-à-dire aux forces régulières ou périodiques qui seules donnent durée.

L'analyse est parfois un moyen de se dégoûter en détail de ce qui était supportable comme ensemble.

Et vivre avec quelqu'un est une manière d'analyse, qui obtient les mêmes effets.

Celui qui n'a pas nos répugnances nous répugne.

Celui-là voulait mourir pour punir les autres, les faire revenir sur lui, leur fendre le cœur et leur rendre leur propre cœur insupportable...

Étrange vengeance. Le Japonais va s'éventrer à la porte de son insulteur et l'oblige à en faire autant.

Pendants. Deux personnes, dont l'une, étant seule, était exactement la même qu'elle était en compagnie ; et l'autre, en compagnie, était ce qu'elle était, étant seule.

Celle-ci se tenait fort mal en compagnie ; et l'autre s'habillait pour dîner seule.

Il ne faut épouser ni l'une ni l'autre.

J'aime assez ce qu'il y a de consentement et de convention dans l'attitude du militaire qui se met au *garde à vous*, de

l'ecclésiastique qui s'incline – Cela préserve l'homme en lui donnant une non-personnalité qui le sauve de l'embarras – Et l'attitude dit : je rends à César – à Dieu, etc... et *nous sommes quittes*. Je te donne une attitude, une action externe. C'est tout ce que tu mérites. Il n'y a pas à raisonner avec toi. Tu es le plus fort – mais tu n'es que le plus fort.

L'homme prend forme de chose. Il vaut mieux n'être rien que d'être moindre.

Le ton de la plaisanterie est avec celui du commandement le seul qui convient (decet) à nos rapports avec nos semblables.

Tout est magie dans les rapports entre homme et femme.

Le poids que soutient *si longtemps* cet athlète – c'est l'orgueil qui le soutient, qui l'allège ; ange invisible qui secourt l'homme de chair.

La louange engendre une certaine *force* et organise une certaine *faiblesse*... Il en est de même de la critique.

Ce qui nous choque dans les jugements portés sur nous, c'est la simplification inévitable que tout jugement exige pour pouvoir se produire – et qu'on nous impose nécessairement.

Quoi de plus mortifiant que d'être « simplifié » ?

Je n'ai jusqu'ici jamais rencontré d'individu qui se servant du mot *paradoxe*, à titre d'argument, ne fût un imbécile.

Ce qui se déduit facilement de ceci qu'une épithète n'est pas un argument, mais un aveu... quand elle intervient dans une discussion.

Or, avouer qu'on ne sait défaire une formation de l'esprit, mais qu'on ne peut que tirer sur l'homme de cet esprit, c'est le fait d'un imbécile – puisqu'il faudrait se taire et cacher l'impuissance qu'on se sent.

Certains sont inférieurs dans les choses les plus communes, supérieurs dans les plus rares ; comme aveugles quant au soleil et clairvoyants dans la nuit.

Même le plus sage exécute le mouvement très humain de cogner sur ce qu'il ne comprend pas.

Ne jamais se laisser faire et manœuvrer par la parole parlée ou écrite, à laquelle le *devoir* est de résister. Ce devoir exige que l'on considère comme *parole* – (toutes les fois qu'il est possible et non imprudent de le faire) la parole.

Injures, quolibets, etc., sont marques d'impuissance, et même des lâchetés, étant des succédanés pour des meurtres – des appels à autrui pour une destruction ou dépréciation. – C'est s'en remettre aux autres, car s'il n'y avait point de tiers, point d'injures...

LAISSEZ DIRE

Ne touchez pas à vos ennemis.

N'en faites pas des adversaires, – donc, des *égaux* !

Le mal que l'on dit de vous est moins nuisible en diffusion qu'il ne le serait en bouteille.

Ce sont nos vertus et nos qualités qui nous font haïr. Elles font rechercher nos vices.

SUR LE PAS DE LEUR PORTE...

Cette commère, ce malin qui observent, écoutent, vivent sur leur seuil – jacassent, répètent, propagent, expliquent, et font, comme des dieux, quelque chose de rien – prototypes de toute une littérature, démonstrateurs de ce fait que la curiosité en soi est animale – et même une perversion animale, étant inutile, – toutefois cela engendre çà et là un auteur dont le talent rend *utiles* ce genre d'inquiétude des yeux et de la langue, ces combinaisons de regards plissés, d'imitations ébauchées der-

rière le dos des modèles, de vérité à l'état ignoble, de justice à l'état vil...

Bien des choses assez raisonnables ayant été proposées ou imposées ou prônées par des êtres ou ridicules ou sots ou odieux, ont été repoussées, raillées ou détestées comme ces personnes mêmes.

Louange de l'hypocrite.

L'hypocrite ne peut pas être aussi entièrement méchant ou mauvais que le sincère.

INJURES

Les injures font voir chez l'injurieux une mince confiance dans l'avenir.

Quel excellent exercice d'assouplissement que le pardon des injures ! Quel bénéfique, – et d'ailleurs, quelle injure plus atroce ! Il s'agit, bien entendu, d'un pardon aussi « sincère » que possible. « Je te pardonne », c'est-à-dire : je te comprends, je te circonscris, je t'ai digéré... Tu n'as pas le pouvoir de m'empêcher de te considérer selon la justice, et même avec bienveillance...

Tous nos ennemis sont mortels.

Ne soyez pas une mouche. Laissez-vous prendre avec du vinaigre.

Ne vous laissez prendre qu'avec du vinaigre :

Le vinaigre, c'est le vin des forts.

Une louange est une injure à l'orgueil.

Il est interdit à l'homme de rien écrire qui ne tende directement ou non à sa gloire.

« Je ne suis rien », écrivez-vous, voyez ma nudité, mes fautes, mes vices, mes manques, etc.

Il se frappe la poitrine afin qu'on l'entende.

Qu'importe ce qu'on a été ! La gloire acquise insulte le présent, le tourmente et l'avilit. Elle est de la nature d'un regret. Elle chante ce qu'on a perdu, ce qu'on a de mort.

Où est l'homme qui ne peut pas dire que « son royaume n'est pas de ce monde » ? Tout le monde en est là.

CONTRAINTES

La Société, la vie « civilisée » et organisée peut exister parce que l'homme peut retenir quelque temps les impulsions de ses besoins physiologiques, de ses instincts et irritations ; et les unes, de ces forces, maîtrisées ou bloquées pendant peu de secondes – le souffle, par exemple – ; les autres, pendant des heures ; certaines, pendant quelques jours. L'instinct sexuel peut être différé *sine die*.

Dans tous les cas, le rôle de l'esprit combiné avec celui des muscles volontaires s'oppose à la pression de sensations « aveugles » (c'est-à-dire dont une seule fonction dispose, qui n'est en rien intéressée par le reste). Cette action remarquable de la sensibilité éclairée et dirigée « refoule » l'action naissante du réflexe qui s'annonce, contracte des muscles, pèse sur la langue, enchaîne la main, serre des sphincters.

La formule : *On n'osait respirer* – est pleine de sens. Un auditoire muet, un régiment en ligne, un système d'individus réunis pour quelque fin que ce soit, constitue une quantité d'abstentions et de résistances simultanées au régime spontané du fonctionnement de la vie.

On peut donc envisager une sorte de philosophie de la rétention, dont la première réflexion serait celle-ci : La société serait impossible si l'homme ne pouvait, dans quelque mesure, se diviser contre soi-même – si les devoirs naturels de l'organisme étaient d'observance étroite et devant être satisfaits par le plus court.

JE M'APPELLE : *PERSONNE*

Ceux qui portent en eux quelque chose de grand ne l'attachent pas à leur personne. Au contraire. Qu'est-ce qu'une personne ? Un nom, des besoins, des manies, des ridicules, des absences ; quelqu'un qui se mouche, qui tousse, mange, ronfle et cœtera ; un jouet des femmes, une victime du chaud et du froid ; un objet d'envie, d'antipathies, de haine ou de railleries...

Mais le biographe les guette, qui se consacre à tirer cette grandeur qui les a signalés à son regard, de cette quantité de communes petitessees et de misères inévitables et universelles. Il compte les chaussettes, les maîtresses, les niaiseries de son sujet. Il fait, en somme, précisément l'inverse de ce qu'a voulu faire toute la vitalité de celui-ci, qui s'est dépensée contre ce que la vie impose de viles ou monotones similitudes à tous les organismes, et de diversions ou d'accidents improductifs à tous les esprits. Son illusion consiste à croire que ce qu'il cherche put engendrer ou peut « expliquer » ce que l'autre a trouvé ou produit. Mais il ne se trompe guère sur le goût du public, qui est nous tous.

Si nous ne consentons pas à nous reconnaître entièrement dans *celui qui a fait nos sottises* (ce qui est construire pour les sottises que nous avons pensées, faites ou dites, un quelqu'un qui n'est pas Nous) – nous devons agir de même à l'égard des autres.

PRINCIPE DE SIMILITUDE

Des anges le plus beau voulut se faire égal à Dieu. Les hommes ont voulu se faire semblables à des Dieux. Dieu s'est fait homme.

Il conseille aux hommes de se faire semblables aux petits enfants.

Ainsi, il n'est personne qui échappe à l'imitation.

Le diable dit :

Celui-là n'était pas assez intelligent pour que j'aie raison de lui. Il n'avait pas assez d'esprit.

Il était si bête qu'il m'a vaincu.

Séduire un imbécile, quel problème !

Celui-ci n'a rien compris à mes tentations !...

DE DIABOLO

L'idée si bizarre que le Diable est grand amateur d'âmes est cependant terriblement humaine...

J'en conclus que tous les amateurs d'âmes (et Dieu sait s'il y en a et de cent espèces !) tiennent du diable. Tel A., et maints prophètes et fondateurs d'ordres ou de sectes.

Quant à moi, je ne suis amateur que d'esprits, dont quelques-uns m'ont fait envie plus que tout autre chose.

Quelle différence donc entre ces goûts ? Le premier conduit à séduire. L'autre à comprendre ou à convaincre, ce qu'on ne peut faire qu'en se refaisant – se faisant – plus universel que nature, puisqu'il faut faire de quelque autre un cas particulier, une application de soi-même.

H

HISTOIRE

Dans l'histoire, les personnages qui n'ont pas eu la tête coupée, et les personnages qui n'ont pas fait couper de têtes disparaissent sans laisser de traces.

Il faut être victime ou bourreau, ou sans aucune importance.

Si Richelieu n'eût pas usé de la hache, Robespierre, de la guillotine, l'un serait moindre, l'autre totalement effacé. Tout ceci est d'un mauvais exemple.

Le supplice du Christ fut l'origine d'une onde immense, et plus agissant sur les êtres que tous les miracles : sa mort plus sensible aux hommes que sa résurrection.

La mémoire historique obéit aux lois du théâtre. L'homme aime le drame. Mais le drame engendre le drame.

L'histoire est une littérature de l'espèce naïve, de même espèce *brute* que les imaginations à l'état naissant, dans leur forme la plus « simpliste ». Pour se le démontrer, il suffit de s'essayer à pousser jusqu'à l'extrême précision la représentation que l'on se fait de n'importe quelle donnée « historique ». On voit alors toute la part que prennent notre arbitraire, notre sensibilité et nos connaissances à cette fabrication.

D'ailleurs, si l'on retire à la lecture de l'histoire le secours de notre croyance à la *valeur* d'une représentation du passé, cette représentation devient une combinaison entre autres également possibles.

Il ne dépend que de moi de rendre ou non Sémiramis *historique*, – ou bien Monsieur de Marsay.

Les événements jouent avec nos pensées comme le chat avec la souris. Ils sont tout autres choses que des pensées. Et quand ils semblent les accomplir, cependant ils sont autres. La prévision est un rêve duquel l'événement nous tire.

Tout se réduit finalement – si l'on veut – à considérer un coin de table, un pan de mur, sa main, ou un morceau de ciel.

Un homme assistant au plus grand spectacle du monde, témoin de la bataille de X, ou de la Résurrection, peut toujours considérer ses ongles ou observer qu'un caillou qui est à ses pieds est de telle figure et couleur.

Il supprime les « effets », restreint le champ, se cantonne à ce qu'il voit *réellement*.

Il s'isole ainsi avec Ce qui est.

Que vois-tu ? – César ?... Non. Je vois un peu de *crâne chauve*, et suis incommodé par la foule qui me presse et son odeur qui me soulève le cœur.

La mort fixe le personnage comme le bain chimique fixe le cliché.

Un personnage historique n'est que le résultat d'une fixation à tel moment, en tel état.

J'ai entretenu assez familièrement des hommes qui ont disposé de la vie de millions d'êtres, exposé au péril de mort des multitudes de leurs semblables. Causant et raisonnant avec eux, j'ai essayé de me représenter leur nature intime, leur sensibilité, leur intellect et les relations de ces deux systèmes de puissances. Je n'ai pu m'en faire une idée qui me satisfît. Qu'aurais-je voulu ? Pouvoir me figurer ce qu'ils étaient quand ils se trouvaient seuls devant eux-mêmes. C'étaient des hommes fort simples, dont je ne cessais de penser, tout en leur parlant de choses et autres, qu'ils avaient été en proie aux immenses difficultés nerveuses et intellectuelles de situations gravissimes et de problèmes d'une extrême complexité.

LE DEVOIR EXÉCUTIF

Tel agit en brute qui fait son devoir.

Le devoir peut donc exiger des hommes qu'ils se comportent en toute bestialité. Cependant c'est chose grave que de faire concourir les instincts les plus brutaux à la conservation et préservation de « l'idéal » et que de leur donner une bonne conscience.

C'est pourquoi les idéaux qui ont besoin des forces devraient disposer de forces magiques, d'agents irrésistibles et purs, de puissances impersonnelles sans colère, sans paroles ignobles et sans passions.

Ce sont des anges qu'il faudrait. Mais cette besogne d'archanges est exécutée par des démons.

L'idée de *justice* est au fond une idée de théâtre, de dénouement, de retour à l'équilibre ; après quoi, il n'y a plus rien. On s'en va. Fini le drame.

Idée essentiellement populaire = théâtrale.

Cf. *Prendre à témoins* – les gens rassemblés et les Dieux ; la postérité...

Pas de justice sans spectateurs.

Le maximum de justice ne peut donc être que dans la vallée de Josaphat, devant le maximum de spectateurs possible.

C'est le public qui importe, et non le procès.

L'ENFANT CRITIQUE

L'enfant dit (retour du cinéma où il a vu un « drame » et le héros ou le traître tué assez naïvement) : « S'il avait été malin, il se serait mis à quatre pattes et il se serait sauvé. » Cette correction est remarquable. Si, etc., le drame eût été tout autre.

Que de gens ont pensé qu'à la place d'Adam ils n'eussent point mordu ; à la place de Napoléon, évité la guerre d'Espagne ! À la place de Pascal, on aurait fait l'économie de la pensée du nez de Cléopâtre, qui est bien inutile.

Cette pensée, si elle eût été moins naïve... n'eût pas été.

I

TENIR À LA VIE

Cet instinct, sorte de *tropisme* qui tourne toutes les forces vers la conservation : de quoi ?

La conservation est donc comme une direction, un *point cardinal* dans je ne sais quel espace-temps...

L'être veut de la vie comme l'insecte veut la flamme ; et si cruelle ou insipide lui soit-elle, il ne peut que tendre à durer. Il y a de la curiosité absurde dans cette force. DEMAIN est peut-être pour nous ce qu'est la fascination du feu brillant pour l'insecte.

Le corps a son but qu'*il ne connaît pas*, et l'esprit a ses moyens qu'*il ignore*.

La vue de la lune au télescope, de Saturne et son anneau, la vue des spermatozoïdes grouillant dans le microscope, c'est-à-dire le *désert*, et la *vie* – dans ce qu'elle a de plus misérablement pullulant et inconcevable – ces vues directes – sans théories, sans paroles. – L'astre mort ; les germes dont chacun porte, *d'un bord à l'autre*, les héritages les plus complexes, les tics, les riens... et l'essentiel.

Rien de plus confondant. Ne jamais oublier ces images quand on pense aux hommes et singulièrement à *soi*.

Sur les choses extrêmes – comme la mort – les vivants, qui se renouvellent, se répètent indéfiniment. Ils vont entre trois ou quatre idées qui leur sont les quatre murs de leur chambre mentale, renvoyés de l'une à l'autre paroi comme balles.

Un petit nombre de doigts suffit à compter le nombre des opinions qui ont été émises sur ce qu'il advient du moi après décès. Ce peu ne fait pas honneur à l'imagination humaine.

SUR LA MORT

Les méditations sur la mort (genre Pascal) sont le fait d'hommes qui n'ont pas à lutter pour leur vie, à gagner leur pain, à soutenir des enfants.

L'éternité occupe ceux qui ont du temps à perdre. Elle est une forme du loisir.

Considération de la mort, ou usage du zéro absolu, pour extraire de toute chose toute sa valeur.

C'est là une opération très ancienne. Ne pas manquer d'observer qu'elle s'applique aussi à l'idée même de la mort.

Ils craignent de mourir, et ils ne craignent pas de vivre.

Ce qui épouvante dans la mort, c'est une certaine vie qu'on imagine qui l'accompagne, qui la ressent, qui la mesure. Et ce

qui est terrible dans la mort, ce n'est pas d'en être vaincu, mais de lutter.

La mort n'est regardée que par des yeux vivants.

La mort nous parle d'une voix profonde pour ne rien dire.

Telle question est une gueule toute béante où il nous faut indéfiniment jeter des réponses dérisoires, et avec elles, tout l'honneur de l'esprit.

Est *Mythe* toute notion dont, à une autre époque, ou dans un autre lieu, ou dans un autre esprit, quelque notion toute différente a pu tenir lieu, remplir le même rôle, satisfaire le même besoin.

Bah, dit l'abbé, Dieu en a vu bien d'autres.

J

La jeunesse est une manière de se tromper qui se change assez vite en une manière de ne plus même pouvoir se tromper.

Pourquoi le vieillissant perd souvent la mémoire récente et retrouve une mémoire ancienne ?

Comme la peinture vieillissante laisse paraître les dessous.

Comme si le récent était peint sur une matière légère, et que le présent du vieillard fût de plus en plus superficiel – désintéressé, cependant que les souvenirs du temps où sa sensibilité était entière reparaissent.

Dans tout homme se dissimule un enfant de cinq à huit ans, qui est l'âge des naïvetés expirantes.

C'est cet enfant caché qu'il faut voir des yeux de l'esprit dans tel homme intimidant, un de gros poil, sourcils chargés, moustache épaisse et le regard pesant – un Capitan –. Même celui-là contient, à peu de profondeur, le jeunet, le nigaud ou le petit malin dont l'âge a fait ce monstre, ce puissant.

Sérieux – Sérieux de l'animal qui mange, de la chienne qui allaite, lèche ses petits.

Sérieux des fonctions.

Sérieux des jeux.

Le Sérieux est une expression du masque : celle qui s'observe pendant l'acte d'une fonction importante quand cette fonction exige collaboration de plusieurs fonctions indépendantes.

Un homme sérieux se sent une sorte d'instinct des « choses sérieuses ». Cet instinct, comme tous les autres, est aveugle. Il ménage d'étranges surprises et d'étonnantes bévues.

L'homme sérieux ne remarque pas qu'il a été invariablement joué, volé, trompé par d'autres hommes sérieux : ce qui devait nécessairement arriver puisqu'il ne se fie précisément qu'à ceux-ci.

Lorsqu'un homme sérieux n'est pas un naïf, il est excessivement redoutable. Il n'a confiance ni dans ses pareils ni dans les êtres légers. Mais par là, il est aussi redoutable à lui-même.

La force ou le salut des hommes légers réside dans la légèreté des choses.

Un homme sérieux a peu d'idées. Un homme à idées n'est jamais sérieux.

Toute chose est-elle légère ? – Marque de *santé*. Mais faut-il rendre toute chose légère ? Amortir tout ressentiment, si l'on peut...

Celui qui plaisante toujours, et voit le rien en tout – est un homme qui *divise* bien l'instant qui passe et qui remêle ensuite par jeu ce que les tristes et les lourds confondent malgré eux.

Le sombre et le sérieux sont des incohérences aussi étranges que les queues de mots et les calembours.

Reste calme. Regarde froidement.

Pourquoi ? – Parce que ce calme et ce froid *représentent* le durable, et le temps qui se dégage de tout.

Un homme froid est à l'amplitude d'un siècle. La colère, les émotions s'ajoutant ne font enfin qu'une planitude. *À la longue, il n'y a jamais rien eu*. Ne perds pas de vue cette nullité certaine finale. Que quelque signe, – une ligne horizontale étendue, – demeure au fond de tes mouvements et météores secrets.

Dans l'homme préoccupé, souffrant, fortement polarisé par douleur, angoisse, désespoir – ou toute attention capitale – il y a cependant un spectateur et un acteur – des systèmes d'idées et de remarques – des trouées de lumière normale... Et, en somme, de quoi *être* – *un autre* ; de quoi *simuler* le naturel et le sang-froid, – conserver la politesse ; voir, reconnaître, sourire et remercier – du bout des lèvres, au moins.

Le vrai courage est la quantité de simulation disponible ; et s'il n'y a pas *simulation*, il y a insensibilité et non courage.

Les hommes ménagent secrètement leur sensibilité singulière ; et c'est là tout le secret des bizarreries de leur conduite.

En marchant ils s'efforcent de ne point peser sur le point sensible de leur pied ; en mangeant, d'épargner une dent irritable. Ainsi ont-ils des épines cachées ; et chacun, diversement placées. Les origines sont diverses – enfance, sexe, etc...

Je ne sais si les auteurs de romans y ont suffisamment pensé.

Les tableaux de distribution sont très différents.

Tout homme attend quelque miracle... ou de son esprit ; ou de son corps ; ou de quelqu'un ; ou des événements.

(Ceci est pure observation.)

Les hommes se simplifient et donc s'unifient, presque jusqu'à l'identité dans la douleur extrême, dans le grand rire, dans le bâillement, dans l'émotion intense, dans le suspens mystique, dans le plaisir aigu ; et ils ne se ressemblent pas moins dans l'ordinaire le plus ordinaire de la vie, dans le sommeil, dans la surprise, dans ce qu'il faut d'action et de présence réduite de l'esprit pour se vêtir, se nourrir, rentrer chez soi.

En quoi donc se distinguent-ils ? Dans les tactiques et les complications qui, de cet ordinaire de leur vie, les conduisent aux moments extraordinaires, ou que ces moments traversent ou déchirent.

Quoi de plus semblable à tel homme que tel autre, son adversaire, à telle phase du combat ?

Aucune doctrine métaphysique ne rend compte ni ne s'inquiète du *nombre* des hommes existant à un moment donné (ni de leur diversité, ni de leurs variations vraies). Ce nombre d'individus, de consciences, *d'âmes*, etc. – dépend de conditions *désordonnées*, c'est-à-dire de tous ordres.

Vie, conscience, connaissance sont donc assujetties *d'abord* à ces conditions d'existence. *Je suis*, conséquence de *Beaucoup sont*. Il y a quantité d'hommes et très divers – *dont je suis* – *donc* : je suis...

À certains animaux, la nature impose de fuir. Aux autres, de foncer. En d'autres, tels périls ou émois font naître le courage.

Chez l'homme, tout ceci est irrégulier – individuel – parfois horaire. Tel fut brave tel jour.

Homo. – Il en est qui ne sont *bons* que dans un sens : ils sont bons de haut en bas ; méchants de bas en haut.

Si on les change de niveau, leur cœur change.

Que pour être *méchant*, il faut d'abord être *bon* ; et pour être bon, il faut être *méchant*, sinon le « *mérite* » s'évapore, et ces mots de méchant et de bon veulent dire blond ou brun, mince ou gras.

ÉPICES

Chez les vertueux, le mal est condiment du bien.

Chez les vicieux, c'est tout le contraire.

Si le Bien ne nous paraît pas étranger, incompréhensible, caprice d'autrui, mais nous paraît nôtre et l'expression de ce que nous voulons profondément, il n'y a point de mérite à lui obéir, n'y ayant point d'amertume.

Si nous aimons faire le Bien, nous faisons ce que nous aimons.

Quand nous parvenons au but, nous croyons que le chemin a été le bon.

L'homme sait ce qu'il fait – dans la mesure très étroite où il peut constater que ce qu'il a fait a réalisé ou non ce qu'il a voulu faire.

Mais ne sait ni comme il a fait ce qu'il a fait, ni ce qu'a pu ou pourra faire ce qu'il a fait.

Si on met au microscope le grossissement 1 : « L'homme est libre » – Si on met l'objectif 2 : « L'homme n'est pas libre » – mais *ce n'est plus l'homme, peut-être, qu'on voit ?*

Certains crimes sont comparables dans leur genèse et leur accomplissement à une détente et décharge sexuelle – dont ils ont le processus et le brutal dénouement – et même le soulagement final.

Un voleur ne lèse les autres citoyens que dans ce qu'ils ont de plus vil. Peut-être dans ce qu'ils ont de conforme au voleur et au vol.

Un homme qui impose ou veut imposer ses opinions, a beau alléguer sa *foi* ou sa conviction, il lèse les citoyens dans ce qu'ils ont de plus *propre*.

De ceux qui ont brûlé le nerf de l'orgueil, de l'honneur, qui ne réagissent plus, qui ne perçoivent plus, les uns sont des « saints », les autres, des infâmes. Les uns, fanatiquement ; les autres, lâchement, modifiés.

Un homme insensible aux présents, aux bienfaits, aux attentions, aux louanges, aux sacrifices faits pour lui, à l'amour qu'on lui montre, soit qu'il les ressente comme dus à lui, soit comme intéressés, soit comme preuves de faiblesse, se porte à

en faire des indices et des motifs de jugement plus redoutables que ceux qui se déduiraient des mauvais procédés.

Un homme passe pour *volontaire* ; mais au fond, il n'a que l'habitude de vouloir.

Le vouloir lui est le plus *facile*.

Il y a seulement quelques corps qui achèvent ce que tous les esprits ont commencé.

Ainsi, les crimes et les grandes choses – ils sont en germe dans tous les cœurs. Ils se précisent dans un certain nombre, et un plus petit nombre les met au jour.

Il est inconcevable qu'il soit des hommes dont la pensée est toute faite de ce que nous méprisons quand cela vient à la nôtre, et que nous ne subissons que le temps de le supprimer.

L'homme sait (parfois) ce qu'il veut et ne sait pas ce qu'il fait – Je ne sais comment mes pas vont où je veux – Et je ne sais non plus les conséquences de ce que j'ai voulu et fait volontairement.

L'homme est observé, guetté, épié par ses « idées », par sa mémoire.

Le moindre prétexte leur est bon.

L'homme sain d'esprit est celui qui porte le fou à l'intérieur. Il y a un mensonge et une simulation « physiologiques » qui définissent l'état normal et raisonnable. Le milieu social exerce une sorte de pression sur nos réactions immédiates, nous contraint à être et à demeurer un certain personnage identique à lui-même, dont on puisse prévoir les actions, sur lequel on puisse compter, qui se conservera assez intelligible... Mais une simple colère déchire déjà ce pacte d'apparences. Elle irait jusqu'au meurtre si elle remplissait la carrière qu'elle se borne à esquisser en général. L'irrité revenu « à soi » se sent comme un acteur qui vient de quitter la scène : mais le rôle et le visage qu'il dépouille sont ceux de l'homme *vrai*. Parfois cet état qu'il laisse, et ce qu'il a fait dans cet état lui semblent d'un autre. Il ne s'y reconnaît pas. Il est devenu incompréhensible à lui-même, exactement comme un aliéné est incompréhensible aux témoins de ses manifestations.

J'aurais pu évoquer l'acte sexuel au lieu de la colère.

L'anxieux cherche l'anxiété,

Le craintif cherche la chose à craindre,

L'orgueilleux crée son outrage,

Et celui qui a une dent sensible l'interroge de la langue et en agace et réveille la douleur.

Et tous ces cas sont des exemples du principe de sensibilité qui compose le donner avec le recevoir, le produire et le percevoir...

CONTE

Il y eut une fois un homme qui devint sage.

Il apprit à ne plus faire de geste ni de pas qui ne fussent *utiles*.

Peu après, on l'enferma.

Le Juste est une sorte d'idéal de l'homme que s'est fait Dieu.

L'homme se change en tigre, en taupe, en vache, en poulpe, en singe, en araignée, en oiseau, selon la circonstance. Il contient les tactiques de toute l'animalité : il mord, imite, tisse, chante ou meugle, et toutes les fois qu'il suit un certain dessein, il se modifie intérieurement et se trouve un modèle d'action parmi les types très nombreux que décrit la zoologie. Chaque espèce est habile en quelque chose à quoi elle s'exerce depuis je ne sais quand. L'homme fait un peu de tout ; le fait moins bien dans le détail que ne le fait la bête spécialiste ; mais il se ratrape sur l'ensemble.

L'ANGE

Le mouvement de dégoût est aussi dégoûtant aux yeux de l'ange que la chose qui le provoque ; et le flux de la colère ou de la haine lui paraît plus révoltant que toute cause de colère, car,

dans les deux cas, il y a perte de liberté et obéissance à la circonstance – à laquelle on sacrifie sa force, et non pas à ce qu'on veut de plus haut.

QUI PEINT L'HOMME ET LE SINGE

Le grand singe Colombien, quand il voit l'homme, fait aussitôt ses excréments et les lui jette à pleines mains, ce qui prouve

- 1° qu'il est vraiment semblable à l'homme
- 2° et qu'il le juge sainement.

M. de Loys riposte à ces volées de matières usées par des coups de fusil. La grande guenon tombe. (Le mâle fuit.)

L'homme *sapiens* la relève, observe et mesure le clitoris de longueur admirable, redresse le cadavre et en fait une belle photographie¹.

¹ Cf. Remarques sur l'Évolution des Primates Sud-Américains par L. Joleaud. (*Revue Scientifique*, 11 mai 1929.)

K

Plus l'homme est intelligent, plus les choses et les événements lui sont bêtes. La tuile qui tue une brute est moins brute que la tuile qui tombe sur un rare passant. Elle est plus dans l'ordre, plus harmonieuse et en quelque manière, moins accidentelle que l'autre.

L'homme intelligent, en vertu de son type, perçoit toujours le mal qui survient, en tant que bêtise.

Pourquoi le rire n'a pas été constitué indécence, chose à retenir, à reporter au temps de la solitude ? Ce n'est que dans certaines occasions que le rire est jugé impropre. Et même les larmes.

Enfin, nous ne voyons pas mieux pourquoi de ces deux crises de la face, l'une témoigne plutôt que nous sommes très supérieurs à la circonstance, et que nous éclatons de ce sentiment qui surabonde, cependant que l'autre altération de nos traits, qu'une perte de pleurs accompagne, confesse au contraire une défaillance, souvent amère, parfois tendre, devant un fait ou une idée auxquels nous ne savons répondre exactement ?

Et il y a des larmes de joie et des rires empoisonnés parce que rien n'est simple.

Les chiens ont une espèce de civilité et de délicatesse réflexes – Ils font mine de couvrir leur ordure ; ils se dégonflent

contre un arbre ; ils simulent de préparer leur couche. Ils aboient au maître – aux chevaux.

Mais l'amour les rend positivement et littéralement, étymologiquement et piteusement – cyniques.

La mouche courant sur le miroir ne s'inquiète pas de cette mouche inverse sur les pointes des pattes de laquelle elle pose et court ; mais elle voit au contraire sur le plan poli quantité de très petites choses qui l'intéressent et que nous confondons sous le nom de poussière et de saleté.

TOUT EN CAUSANT

Je m'avise, tout en causant, que mon index droit trace sur mon pouce une figure, et la retrace ; et cette figure est une courbe transformée de la forme d'un fauteuil à deux pas de moi que je regarde – distraitement – tout en causant...

L'ÉCART AU SUCRE

Monsieur P., homme à idées, tournait *son* sucre dans *son* café. À demi absent, il tournait et écrasait, écrasait et tournait, et il prolongeait cette opération au delà de toute raison de la poursuivre, car tout le sucre était dissous. Mais le système vivant « Monsieur P. » ne pouvait absolument plus arrêter son mouvement : il était pris par l'infini ; tout acte local est par soi

périodique et se reproduit indéfiniment ; comme on le voit par le balancement d'une jambe croisée sur l'autre.

Cet acte, qui ne servait plus à rien dans l'affaire du café sucré, avait peut-être son utilité dans une autre série de causes.

Il arrivait vaguement à Monsieur P. que cette répétition monotone absorbait quelque chose, de la nature d'une durée, et facilitait par là une certaine modification qui s'opérait en lui. Plus il faisait le vain geste de tourner et écraser son sucre, plus il se sentait approcher d'un certain point difficile à situer, mais contenu dans son crâne, en arrière de la région des visions et de la vue.

Tout à coup ses regards rompent leur fixité, décrivent un arc, tombent sur un bouton de porte, reviennent à leur maître ; le tour de tasse s'interrompt – et l'Idée vient, se parle, existe – l'Idée-mère, qui fait que tout le corps se dresse, que l'œil brille comme une épée jaillie de son fourreau, que l'esprit a conquis son homme, vaincu la résistance du vide cérébral.

— Nous ne saurons jamais quelle était cette idée. Politique, science, affaires ? Problème résolu, projet conçu, expression atteinte, seuil franchi, commencement ou fin ?

Il importe fort peu. Quel que soit le *sujet*, le sucre a joué son rôle, et le temps machinal du mouvement de la cuiller.

Maintenant le regard se fait *humain* : il n'est plus ni absent, ni créateur.

« *Il faudrait cependant songer à Marthe* », dit Monsieur P. « *Elle est en âge... Elle n'est plus une enfant...* »

Un autre monde se déclare : le monde n° Zéro, celui duquel toute chose remarquable nous écarte et auquel nous retournons fatalement. On dit que c'est le monde réel, mais ce n'est qu'une surface d'équilibre et le lieu des points les plus bas de je ne sais quel système de corps et d'esprit.

Les roses du tapis renaissent, et les choses, de choses qu'elles étaient, redeviennent des êtres spécialisés, ornés de substantifs : piano, fauteuils, personnes qui parlent, personnes à qui l'on parle, et fantômes des personnes de qui l'on parle.

Monsieur P. redevient Monsieur P.

ANTIPODES

Puis-je oublier, en regardant la paume de ma main, que cette main a une autre face ?

Ce serait là la considération *la plus ingénue*.

Une fourmi, errant sur cette main, se demandait s'il fallait croire aux antipodes ?

EXPÉRIENCE

J'étais dans mon lit, en chien de fusil, sur le côté gauche, par temps froid vif que je ressentais jusques à l'âme, en dépit de la tiédeur de ma couche, percé par le pénétrant miaulement très aigu du vent. Ceci est déjà très intéressant : ma chair faisant du froid à partir de l'ouïe, et répondant par ce frisson plus intérieur que superficiel à l'acuité du bruit.

J'ai pris alors sans y penser ma main gauche fraîche dans ma main droite chaude, et je connus un étonnement. Si l'une se donnait pour un objet étranger et de forme et nature bizarres,

l'autre se faisait *mienne*, comme par une distribution réciproque de rôles ; la plus chaude des deux était plus mienne.

J'eus la sensation d'une découverte. Avoir deux mains qui se sentent s'ignorant, elles qui ne font que s'employer ensemble, se coordonner dans quantité d'actes...

Ensuite, pensant plus avant, je conçus (mais avec peu de précision) que *j'étais* cette différence, et non seulement celle-ci, mais quantité d'autres de tous genres...

Il me souvint alors de ce rêve, fait il y a trente ou quarante ans, où je serrais mon poignet qui devenait sous le rêve un cordage, d'où se déduisaient un voyage, un naufrage...

Il se fait donc en nous des divisions de la sensibilité et une opposition remarquable entre des régions symétriques dont l'une prend momentanément le parti d'être MOI...

C'est un espace étrange que celui du système de nos nerfs sensitifs, ou plutôt des intuitions que nous en avons.

La Société ne vit que d'illusions. Toute société est une sorte de rêve collectif.

Ces illusions deviennent des illusions dangereuses quand elles commencent à cesser de faire illusion.

Le réveil de ce genre de rêve est un cauchemar...

Ceux qui voient les choses trop exactement ne les voient donc pas exactement.

L

CONTE

(ébauché au réveil dans un résidu de rêve.)

« Le trésor est gardé par un dragon (ou par un monstre d'autre espèce) à la Première Porte.

Si tu parviens à le mettre en fureur, tu le réduiras à ta merci. Il découvrira son cœur et tu le lui perceras.

La Seconde Porte est gardée par une femme parfaitement belle et magicienne.

Si tu parviens à la charmer elle-même, tu la réduiras à ta merci. Elle t'ouvrira ses bras et tu l'enchaîneras.

Le Troisième Seuil est gardé par un petit enfant triste. Si tu parviens à le faire sourire... »

Ici s'est arrêté le conte et j'ai senti très distinctement que le poursuivre, ce serait inventer...

LES LIVRES DE SAGESSE

I

Un sage avait écrit ce livre : « Le Traité des choses qui SONT derrière notre dos et de celles qui SONT dans un tiroir », par LE SAGE TI.

Mais le Sage NÔ remarqua qu'on ne pouvait s'exprimer *sagement* ainsi, et qu'il fallait dire « Traité des choses qui FURENT – SI nous consultons notre mémoire – ou des choses qui SERONT, SI nous faisons demi-tour, ou SI nous ouvrons le tiroir ».

Et il ajouta que cette subtilité se justifiait et se révélait une précaution d'importance par l'observation des rêves, états dans lesquels il n'y a point de SI, – point d'hypothèses, – car à peine se formeraient-elles, elles chasseraient ce qui dans les songes tient lieu de réel, pour lui prendre sa belle place.

C'est ainsi qu'ils devisaient au milieu de leurs fleurs, et disputaient indéfiniment sur l'Être et le Non-Être, car ils s'aimaient et ne pouvaient se passer l'un de l'autre, la femme de TI étant la maîtresse de NÔ, de qui la sœur cadette faisait les délices de TI. Ces deux jeunes dames aussi s'estimaient beaucoup et faisaient aussi leur philosophie, derrière les dos de leurs sages.

II

Il y avait quantité de livres dans les armoires de la maison TI et NÔ ; mais ceux-ci ne faisaient cas que des leurs propres, à l'exception d'un petit recueil qui se nommait : Le *Trésor des*

œuvres et traités de Sagesse, dont les titres seuls nous ont été conservés.

Il ne reste plus à présent qu'une page de ce recueil, où l'on lit :

— Traité des Choses qui se voient les yeux fermés, et de celles sous nos yeux qui nous sont comme invisibles.

— Traités du savoir des Ignares et de l'ignorance des Savants, de l'impuissance des puissants et du pouvoir des faibles, etc.

— La Clef universelle des langages comparés de nos divers et différents organes, avec leurs transcriptions en vulgaire.

— Table complète de phrases inutiles et la vraie méthode de s'en servir à l'exclusion de toutes autres.

— L'Histoire vue du Ciel, dans laquelle chaque événement est accompagné d'une quantité d'autres qui furent également possibles.

— L'Art discret d'aimer peu et d'en jouir beaucoup.

— Le Miroir des Fautes Illustres, des Coulpes Heureuses et des plus belles Erreurs des Hommes, par l'un d'eux.

— Et enfin : les Métamorphoses du Vide...

III

Messieurs Nô et Ti se lamentaient à la pensée de tant de perte. Et ils résolurent d'écrire ensemble un grand ouvrage : l'un devant penser sans rien dire, et l'autre écrire sans rien penser.

Un voyant, dans un cimetière, vit sur chaque tombe un « cairn » étrange de choses grouillantes. Après un temps, il déchiffra cet amas de vie monstrueusement agitée, brouillée, et qui semblait se dévorer elle-même et se reprendre... Cela était composé de tout ce qu'avait fait, subi, émis, produit le défunt, durant sa carrière terrestre ; quantité de pas et de repas, de sensations et d'actions, digestions et copulations...

Mais pas une pensée.

LAURE

Laure dès l'aube est avec moi dans une sphère unique au monde.

J'appelle *Solitude* cette forme fermée où toutes choses sont vivantes. À cette heure première que je ne place ni dans mes jours ni dans mes nuits, mais dans un compte bien distinct, tout ce qui m'entourne participe de ma présence. Les murs de ma chambre me semblent les parois d'une construction de ma volonté. La lumière de la lampe est de la nature d'une durée. Le pur feuillet qui est devant moi est lucide et peuplé comme une insomnie. Je regarde mes mains éclairées comme les pièces d'un jeu aux combinaisons innombrables. Tout le groupe de chaque instant m'est sensible.

Pour que Laure paraisse, il faut que toutes choses soient ainsi, et que toutes les circonstances fassent que je sois idéalement seul. Laure exige et habite ce silence tout armé d'attentes où je deviens parfois ce que j'attends. Elle épie ce qui se murmure entre mon désir et mon démon. Son visage pâle est assez

vague, mais non ses regards. Quelle puissance précise !... Où se posent mes yeux, ils y portent les siens. Que si je ferme enfin mes paupières, ces yeux renaissent et demandent. Leur pouvoir interrogateur me perce, et il arrive que je ne puisse en soutenir la profonde fixité.

C'est alors que le parfum trop délicieux des anciennes robes de Laure, des mains et des cheveux de la véritable *Laure*, de la Laure qui fut de chair, se relève du néant ; il accable mes pensées, il se mêle ou se trouble de l'amère senteur des feuilles mortes que l'on brûle dans les derniers jours de l'automne, et je tombe de tout mon cœur dans une tristesse magique.

MAGIE

... À ce moment, le coq chanta et ne chanta pas, et ce n'était pas un coq – et peut-être pas un moment. Le vent fraîchit et ne fraîchit pas – et le ciel tout blanc d'astres n'avait pas existé. On l'avait récusé à temps, et ainsi de toutes choses.

Et à chaque instant, ce qui fut n'avait pas été.

... Tout à coup, dans le silence parfait et le repos général de toutes choses, en pleine lumière, – un grand cri *se fit* entendre. Mais rien de plus. Rien de visible ensuite... On eût beau chercher. Etc... On crut à une illusion.

— Une chose brusque, de brève durée, non prévue et sans conséquences ni traces – n'existe pas.

Tout ce que voient véritablement nos yeux est hasard. Les ouvrir tout à coup est comme jeter les dés. Nous avons comme parié que nous retrouverions notre chambre ; ou bien, au contraire (en chemin de fer) que nous verrions du nouveau. Il se peut que nous perdions. Le peintre, en quête du « motif », erre dans la campagne, multiplie les regards plissés, – à peu près comme l'amateur de « réussites » étale ses cartes, et renonce, et les rebat, et les rerange une fois de plus, en ordre initial.

J'ai *rencontré* Notre-Dame. Je veux dire qu'elle m'est apparue tout à coup (comme je passais sur le quai) en objet inconnu, – sans rapports antérieurs avec moi.

C'était là véritablement la voir, – ou non ? J'étais frappé de son étrangeté, comme un Hellène l'eût été. Cette formation bizarre de masses et de détails aigus, ce grillage de colonnettes, – ces grosses tours, et la pointe fine au delà.

Montpellier. Une étroite rue de pierre. Un chat noir écrase et couvre furieusement une chatte rayée verte. Elle hurle, miaule atrocement, le repousse et disparaît dans le noir pur, entre les barreaux de fer rouillé d'un soupirail qui était derrière eux. Le mâle hésite. Au bout d'un temps, un autre chat assez petit, blanc et roux, apparaît dans la ruelle, et lentement s'avance. L'autre bondit à son tour dans le trou noir. Le petit roux réfléchit, flaire, et plonge dans le même antre. Paraît un quatrième chat, gros, blanc et gris, l'air mou. Il vient prudemment, et finit par suivre les autres aux ténèbres...

NOTES D'AURORE

SALUT... Choses visibles !

Je vous écoute, notre *Aujourd'hui* dont l'Exorde est si beau... Voici la plus récente édition du vieux texte du Jour : le verbe SOLEIL (ce verbe ÊTRE par excellence) développe les conjugaisons de couleur qui lui appartiennent ; il commente toutes ces propositions variées de lumière et d'ombre dont se fait le discours du temps et du lieu...

À cette heure, sous l'éclairage presque horizontal, *Voir* se suffit. Ce qui est vu vaut moins que le voir même. Des murs quelconques valent un Parthénon, chantent l'or aussi bien. Tout corps, miroir du dieu, reporte à lui son existence, rend grâce à lui de sa nuance et de sa forme. Là, le pin brûle par la tête ; ici, la tuile se fait chair. Une charmante fumée hésite à s'éloigner du bruit si doux de fuite que fait une eau qui coule parmi l'ombre, sous des feuilles.

L'âme, saisie d'une fraîcheur intime, d'une crainte, d'une tristesse, d'une tendresse qui l'opposent encore à tant de puissance croissante, se tient un peu à l'écart, dans une réserve inexprimable. Elle sent profondément que les premières rumeurs dans l'espace qui s'illumine, s'établissent sur du silence, que ces choses et formes colorées se posent sur des ténèbres, que cet azur si pur, ce vermeil délicat, ces masses d'émeraude et ces pans d'hyacinthe, ces transparences et ces pudeurs carminées sont placées et lavées sur de la nuit absolue ; et que cette langueur de son moi, ces réticences, ces ébauches d'étranges pensées, ces idées singulières et comme isolées d'elle-même, sont encore des tentatives, des fragments de sa présence, de

précaires prémices apparues sur le néant au sommeil encore chaud et qui pourrait reprendre. Ce ne sont plus des rêves ; mais les *valeurs* les plus voisines de ces valeurs premières sont valeurs de rêves...

Il n'est pas encore tout à fait sûr que ce jour instant va se confirmer, se dégager du possible, s'imposer à ma variété totale... Le réel est encore en équilibre réversible avec le rien de tous ses songes.

COMPOSITION D'UN PORT

UN LANGAGE gorgé de termes baroques, exubérants et de tout âge, chargé comme le latin d'Apulée, conviendra pour célébrer (non pour décrire, qui est une triste besogne) tout ce qui encombre la vue, l'ouïe et l'odorat, excite l'esprit, amuse l'être, aux abords, sur les quais, sur l'eau lourde d'un port de mer.

L'EXCÈS L'ABUS DES MOTS restituera la variété des moments et des éléments, la confusion des personnes et des choses, la multiplicité des engins, des manœuvres et des actes, l'enchevêtrement des agrès et des systèmes arachnéens de lignes et de fils, l'alacrité des embarcations de service entre les immobilités monumentales des grands corps opaques de navires à l'ancre, les songes de forces dormantes dans les énormes nœuds des torons et les tresses de câbles, dans les masses agglutinées des maillons de chaînes lovées, et les bizarres exercices des Titans et des Hercules de fonte qui élèvent et reposent, après une pirouette, leurs fardeaux, à fond de cales ou dans le creux de gabarres accablées.

SUR TOUT CECI, ÉCRIVAIN, n'omet point de faire rouler, débordant d'énormes cheminées, de puissants tourbillons de ténèbres, saisis de temps à autre par des échappées improvisées

de vapeur merveilleusement blanche ; et chante le flux inconstant de la brise universelle, rendu çà et là sensible aux yeux par la palpitation de couleur des pavillons qu'elle parcourt, ou par l'émeute dérisoire de toute une lessive d'équipage pendue, dont la fuite de l'air frais irrite les vaines tentatives d'évasion aux jambes vides, les envolées de bras de chemise au désespoir...

ENSUITE : tente de faire qu'on croie entendre le bruit composé résultant de toutes ces causes. Inspire-toi du désaccord parfait que font ensemble le cri du bois, le son du fer, le grondement brutalement accidenté des treuils, l'affreux et spacieux mugissement des sirènes, la plainte suraiguë des poulies échauffées, la voix de l'homme qui hisse, la voix de l'homme qui hèle, l'aboi d'un chien de bord, et les clameurs indignées de la voilaille, cependant qu'un bétail qu'on embarque meugle, l'un des siens gigotant dans l'espace, ravi tout vif au ciel, par la sangle et la grue, d'un trait.

ACCUEILLE MAINTENANT un tout autre carnaval de sensations, et non les moins impérieuses, qui se concertent comme elles peuvent sur ce théâtre, avec les choses vues, qui les pénètrent, les assiègent, et qui les exaltent à la présence la plus réelle et la plus proche ; et ce sont les interventions, les fluctuations ou les diversions des émanations, des exhalaisons, des odeurs, des senteurs, des puanteurs et des arômes ; les âmes incontables de la houille, du pétrole, du coprah, des huiles chaudes, des oranges et du suint, de la vinasse, de la morue qui sèche, de la soupe au poisson qui fume, de tout ce qui verse dans l'air l'aveu de sa nature par quelque infime perte de matière subtile.

MAIS, TOUT À COUP, Archange irrésistible enivré de sel pur, l'immense esprit de la mer accouru, le *Vent du Large* passe, et son vol absolu dissipe, emporte, annule cette foison d'évanescences fortes, d'âcres parfums, d'empyreumes et de fumets, vil et riche mélange des effluves qui se dégagent de la vie...

M

Être humain, c'est sentir vaguement qu'il y a de tous dans chacun, et de chacun dans tous.

Rien ne me prouve que je ne serai jamais du parti ou de l'opinion adverse. Il y a de la victime dans le bourreau et du bourreau dans la victime, du croyant dans l'incroyant, et de l'incroyant dans le croyant. Il y a de quoi passer de l'un à l'autre ; et c'est peut-être cette puissance de transformation qui est l'essence même du véritable Moi.

Sur mille individus, un petit nombre ressent et regarde la vie comme tentative, moyen, aventure. Le reste la subit sans y réfléchir, comme cycle dont la perfection serait le bonheur. Pour tous, elle est chose donnée, involontaire, et pourtant comme voulue, puisqu'ils ne peuvent qu'ils n'en veuillent.

Il y a une solitude... *portative*, – une telle conviction habituelle de la particularité de soi, un tel point de dissemblance atteint, que l'homme qui en est venu là peut impunément se mêler au monde, se sentir à chaque instant, au milieu des autres, distinct de celui qu'il leur offre, et qui n'est chaque fois que leur produit. Celui-ci n'a pas besoin du désert. Il porte avec soi, toujours proche, l'inexistence des propos et opinions d'autrui, des valeurs données par autrui, et de celles qu'autrui reçoit de lui-même en échange.

Chaque homme sait une quantité prodigieuse de choses qu'il ignore qu'il sait. Savoir tout ce que nous savons ? Cette simple recherche épuise la philosophie.

Un homme absorbé dans la plus profonde méditation. Son visage est vide, rien n'est écrit par ses traits. Comment peut-on être si loin de ce que l'on a de plus près ?

L'homme cherche depuis toujours à quoi peut bien servir cet *un peu trop d'esprit* qu'il se sent, cet excès qui lui dit qu'il n'est pas une solution exacte du problème de vivre, puisqu'il se trouve toujours de quoi n'être pas satisfait de l'instant, toujours au-dessus ou au-dessous de la circonstance, tellement qu'il voit sa vie même en problème, en inégalité.

Ce trop d'esprit conclut à son trop peu.

« Vérité » est non seulement conformité, mais valeur. Ceux qui croient la posséder, la possèdent ; eux seuls.

Craindre la vérité comme le feu, dont elle a les propriétés. Rien n'y résiste.

La vérité est nue ; mais sous le nu, est l'écorché.

Le faux n'est pas toujours soluble dans le vrai.

Le vrai n'annule pas toujours le faux. Ils ne s'opposent que comme représentations ; ils ne s'opposent pas comme puissances d'action. L'un et l'autre agissent et tuent, aussi bien et aussi souvent l'un que l'autre.

Ce qui est simple est toujours faux. Ce qui ne l'est pas est inutilisable.

Le Vrai s'oppose au Bien et au Beau aussi souvent que l'on voudra.

L'espoir fait vivre, mais comme sur une corde raide.

Quel joyau de la vie, quel moment de diamant vaudra jamais la douleur que peut causer sa perte ?

On dit que le pouce opposable est ce qui différencie le plus nettement l'homme au singe. Il faut joindre à cette propriété cette autre que nous avons, de nous diviser contre nous-mêmes, notre faculté de produire de l'antagonisme intérieur. Nous

avons *l'âme opposable*. Peut-être le JE et le ME de nos expressions réfléchies sont-ils comme le pouce et l'index de je ne sais quelle main de... Psyché ? Alors les mots *comprendre* ou *saisir* s'expliqueraient assez bien.

Une phrase parfois s'illumine dans l'âme comme d'elle-même, comme MANE, THEKEL, PHARÈS.

Et rien que ce mode d'apparaître lui donne autorité. Elle s'impose, car elle s'est produite spontanément au point où tout ce qui vient à se produire s'impose. Toute discussion, tout doute, toute résistance possible ne peuvent s'élever que dans une partie du temps de gestation des pensées antérieur à ce point où se manifeste l'indiscutable.

Il est trop tard pour rendre faux ce qui a pris l'être du vrai.

L'espoir voit un défaut de la cuirasse des choses.

L'anxieux essentiel cherche quelque chose à craindre. Il en possède la musique. Les paroles lui manquent. Il ne manque pas de les trouver. Peu de choses sont moins coûteuses pour l'esprit que la formation d'une catastrophe quelconque.

Un égoïsme radical et raisonné n'est pas à la portée de tout le monde, lequel est médiocre en ceci même, comme en tout.

Les hommes sont furieusement prodigues des biens des autres et singulièrement de leurs plaisirs. Sacrifiez-vous, disent-ils, privez-vous. Je m'en passerais bien, moi.

Il y a dans l'homme un traître qui se nomme *vanité*, qui livre les secrets contre de l'encens.

D'un qui faisait le mal de peur de faire le bien par seule crainte ; et quand il faisait le bien, se méprisait : il ne pouvait souffrir d'avoir cédé à la compassion.

Tous les jugements sur les hommes ou sur les œuvres qui sont louanges ou blâmes sont des jugements de concierges : jugements de cerveaux qui sont à la porte des choses.

Quand il suffit d'une note de piano assez lointaine, dans telle circonstance, par telle longitude et latitude psychologique, pour produire de tels effets, comme ultra-profonds dans l'âme, pour paralyser nos puissances, troubler le jour, émouvoir des résonances inconcevables, peut-on s'étonner que des mots insignifiants, des coïncidences, des rêves, des expressions distraites du visage prennent parfois si grande valeur de *signes* et s'imposent à nous comme révélations ou injonctions, plus véri-

diques ou plus impérieuses que toute connaissance positive et bien terminée ?

Car telle est l'autorité de ce trompeur : le sentiment.

« Confier sa peine au papier. »

Drôle d'idée. Origine de plus d'un livre, et de tous les plus mauvais.

Politique de la vie.

Le réel est toujours dans l'opposition.

Nous avons de quoi saisir ce qui n'existe pas et de quoi ne pas voir ce qui nous crève les yeux.

L'homme a tiré tout ce qui le fait homme des défauts de son système. L'insuffisance d'adaptation, les troubles et inexactitudes de ses accommodations, les accidents et les impressions qui lui font prononcer le mot *irrationnel*, il les a saisis, il y a trouvé des profondeurs, et ce bizarre produit, la « mélancolie » ; parfois, l'indice d'un âge d'or disparu ou le pressentiment d'une indéfinissable destinée.

Toute émotion, tout sentiment marque un défaut d'adaptation. Ce qu'on nomme conscience et intelligence s'implante et se développe dans ces interstices.

Le comble de l'humain, c'est que l'homme y a pris goût : recherche de l'émotion, fabrication de l'émotion, désir de perdre la tête, de la faire perdre, de troubler et d'être troublé. Toutefois, il y a bien çà et là nécessité physiologique de perdre l'esprit, de voir faux, de former des images fantastiques, pour que s'accomplisse l'amour, sans quoi le monde finirait.

Belle devise d'un quelqu'un, – d'un dieu, peut-être ? « Je déçois. »

Celui qui pressent, trouve et accepte les limites de soi est plus universel que ceux qui ne sentent pas les leurs. Ce fini se sent contenir leur infini.

N

La nourriture de l'esprit est ce à quoi il n'a jamais pensé. Il la cherche sans le savoir. Il espère sans le savoir ce à quoi il n'eût jamais pensé.

Tant que ce que l'on creuse ressemble encore à ce qu'il était avant ce labeur, on n'a rien fait.

Le microscope rend méconnaissable ce que nous plaçons sur sa platine.

Les qualités éminentes de l'esprit s'exercent nécessairement aux dépens du réel.

Il est sans doute des choses qui ne se peuvent exprimer que dans une gangue de sottises, par des absurdités, des contradictions. Le malheur veut que ce sont précisément là les plus précieuses.

Je n'ai la sensation de la *vraie nature* que devant des relations inattendues, telles qu'une tête humaine n'en aurait jamais eu l'idée, de celles qui renversent nos opinions sur l'importance,

notre hiérarchie des conséquences, notre sens du possible ou de l'utile ; qui traversent notre conception des choses comme un obus ou un coup de foudre fait une maison. La foudre est un bon exemple par ses trajectoires originales et sa bizarrerie ingénue de passage, fondant, consumant, respectant, comme par caprice, notre monde matériel, c'est-à-dire violant notre attente, nos constructions mentales...

Nous sommes accoutumés à devancer le réel, à le prolonger, comme faisaient ceux qui voyaient la terre plane et ne pouvaient imaginer les antipodes. Mais le réel se joue de nos anticipations : peut-être est-il simplement ce qui les met *toujours* en défaut.

Nous cherchons, nous devinons par grandes lignes, mais il n'y a pas de lignes dans la nature, pas de prolongements assurés. Elle est un texte dont il faut se résigner à ne déchiffrer que le mot à mot. Le reste est philosophie, c'est-à-dire une recherche de *ce qu'on a déjà trouvé*. Cette méthode a fait ses preuves : aucune connaissance positive ne lui est due. Heureusement le hasard s'est montré bon prince : il a mis l'Amérique devant Colomb, il a favorisé Cœrsted comme Röntgen, comme Becquerel. Quoi de plus confondant pour l'esprit métaphysique que l'histoire de ce petit morceau d'ambre manifestant si humblement une puissance qui est dans toute la nature, et qui est peut-être toute la nature et qui, pendant tous les siècles moins un, ne se montrait que par lui ?

Considère tout ce que néglige cet être, – tout ce qui n'est rien pour lui.

Il y aurait de quoi nourrir mille vies de la vue, de l'ouïe, de la pensée dans ce qu'on voit sans le voir, qu'on entend sans l'entendre, et qu'on se dit sans le savoir.

Bêtise de soi, bêtise des autres, – la bêtise doit être considérée comme le facteur positif et certain dans les affaires et combinaisons de la vie : projets, prévisions, dramaturgie sociale, familiale, etc...

Il faut compter sur elle et lui faire sa part.

Il ne faut jamais oublier que les hommes ne savent ce qu'ils font, pas plus qu'ils ne savent ni ne peuvent savoir ce qu'ils sont, et qu'il suffit de regarder les développements de l'acte le plus réfléchi, et même le plus heureux, pour pouvoir et devoir le ranger parmi les productions du « hasard ».

La pensée développée peut être jugée sévèrement, traitée de vice, d'occupation d'autant plus niaise et superficielle qu'elle est plus profonde, en vertu de ce simple fait que le penseur en arrive à pouvoir penser que le temps de manger est du temps perdu.

L'HOMME PENSANT

Une forme d'homme dans son fauteuil, bizarre ploïement sous une charge à demi idée, à demi masse ; jambes entortillées ; une main roïde et console du front, l'autre pèse comme au bout d'un fil, et défaite. Et tant de contact sensibles séparés, autant de points et de piquants qui soutiennent comme un oursin la pensée, l'accrochent au permanent, au *Corps*, par quelques sensations et mouvements périodiques.

Et si ces sensations s'évanouissaient doucement, la pensée par cela seul deviendrait rêve ou disparaîtrait elle-même.

Le philosophe se ronge les ongles. Le général se gratte la tête. Le géomètre se tire les poils. Bonaparte prise et reprise.

D'où viennent *les solutions* ?

Mais d'autre part, celui-ci qui s'ennuie siffle indéfiniment, pique des trous égaux dans son papier ; suce sa pipe, marche de long en large – et fait ce que fait le pendule de la pendule.

Le menton, le nez, le front, les doigts, les jambes, les poils, organe de la méditation. Aussi le tuyau de cheminée en face, l'arbre de Kant.

Ces objets, ces mordillements sont des repères.

L'intelligence... c'est d'avoir la chance dans le jeu des associations et des souvenirs à-propos.

Un homme d'esprit, (*lato et stricto sensu*), est un homme qui a de bonnes séries. Gagne souvent. On ne sait pourquoi. Il ne sait pourquoi.

Les mauvais raisonnements, les notions impures, les idées vagues, les ignorances en acte, les sottises et naïvetés jouent dans le mécanisme spirituel le même rôle que les connaissances, les méthodes, les combinaisons les plus distinguées. L'erreur et l'impuissance fonctionnent. Tels oublis, et parfois, au contraire,

telles réminiscences inconscientes ; tel arrêt trop tôt ou trop tard, telle réaction prématurée ou paresseuse, – et voilà certes des résultats bien différents, mais la vie s'en accommode comme elle eût fait des solutions les plus exactes.

Les grands esprits croient à ce qu'ils croient les rendre plus grands. Croire à ce qui accroît. C'est croire à soi que de ne pas croire aux croyances communes : une croyance commune ne donne pas la sensation d'accroissement.

Quelle richesse, ce poète, de désagrégation du donné, de combinaisons nouvelles, et donc d'inventions du vrai, de nouveautés qui étaient toujours !

L'imagination vulgaire ne fait que des transpositions de vulgaire vrai en vulgaire faux, des exagérations, une prolifération qui s'éloigne dans l'absurde sans conséquences, sans fruit, sans intérêt.

Mais celui-là m'enrichit qui me fait voir tout autrement ce que je vois tous les jours.

La contradiction est un fait.

Il arrive qu'on se contredise. Ce fait doit résulter de la nature du langage et en fait sentir la différence d'avec la pensée même.

Quand on célèbre la « pensée », on célèbre un très petit nombre de produits d'un très petit nombre d'êtres.

La plupart des pensées que nous suivons, projets, opinions, etc., pourraient être tirés au sort.

Quant aux questions qui tourmentent la métaphysique et la conscience, (et qui feraient la dignité de l'homme si l'on écoutait ceux qui les cultivent et les élèvent en cage), elles valent les mouvements des animaux enfermés qui vont indéfiniment de gauche à droite et de droite à gauche jusqu'à tomber de fatigue. Le penseur est en cage et se meut indéfiniment entre quatre mots.

Quelle que soit la valeur, le pouvoir pénétrant d'une explication, c'est encore et toujours la chose qu'elle explique qui est la plus réelle, – et parmi sa réalité, précisément ce mystère qu'on a voulu dissiper.

Celui-ci est un « spirituel ».

Il n'a pas besoin de tels charmants objets.

La vitre grise, le coin noir lui suffisent. Ses yeux s'y plaisent. La nudité du sol, le plan du mur monotone pour le regard.

Tableaux, vases, tapis sont pour les pauvres. Ils mendient des lustres et des bronzes.

Mais celui-ci est un « spirituel », un riche, un prodigue. Le vide de sa chambre n'est qu'une apparence vaine. Il voit autour de soi tout le luxe toujours renouvelé de ses trésors, les groupes gracieux de ses paroles, les miroirs où s'éloignent à l'infini les conséquences et les perspectives de ses pensées, les luminaires diamantés de sa raison, de sa foi, de ses espoirs sublimes...

Il est véritablement le seul des hommes à être *chez soi*.

Celui qui veut imposer ses idées est peu certain de leur valeur. Il tend à les fortifier par tous moyens. Il prend un certain ton, frappe sur la table, sourit à celui-ci, menace celui-là : il emprunte à son corps de quoi soutenir son esprit.

Entre esprit et esprit :

— Je ne retrouve plus ce mot, cette idée...

— Comme c'est intéressant !

— Je ne trouve pas la solution de ce problème.

— Comme c'est intéressant !

— En vérité, je recherche une idée qui me vint tout à l'heure, et qui se désignait, se proposait pour être notée. Je pensai alors que je la perdrais... Ce qui est fait. Je me remets *comme sur son emplacement*, et je ne trouve plus qu'une très vague structure, à ce lieu de l'esprit où elle s'était formée ; et davantage, où je l'ai refaite, réexprimée en mots. Voici que je ne sais plus de quoi il s'agissait... *Il y avait pourtant quelque chose LÀ !*

O

La mort, en littérature, est un son grave. Il n'y a rien à en dire. Ceux qui en usent sont des faiseurs. Ils usent, contre l'esprit, de l'idée d'un fait dont il ne peut spéculer que des lèvres, et aussi librement qu'il voudra.

L'homme possède un certain regard qui le fait disparaître, lui et tout le reste, êtres, terre, et le ciel ; et qui le fixe, un temps hors du temps.

La dignité de notre vie tient souvent à nos dégoûts ; parfois à notre lâcheté ; souvent à notre inertie ou au manque d'idées ; et il arrive que quelque déficience prenne enfin la figure d'un orgueil. Ce qui nous manque, ce qui nous blesse, nous distingue. Un homme élégant, répandu, beau parleur, et qui ne sût pas lire serait certainement apprécié.

Qu'est-ce qu'un sot ? – Peut-être ce n'est qu'un esprit peu exigeant, qui se contente de peu. Un sot serait-il un sage ?

La plupart des hommes se sont supprimés mille fois en imagination, et mille fois ils se sont exaltés et divinisés dans

leur esprit. Ils ont mille fois détruit le monde, et mille fois ils l'ont recréé : il n'y a que cette alternative.

Le zéro et l'infini sont deux produits ordinaires de la sensibilité.

Tout le « sérieux » et tout le tragique de la « vie » sont faits de circonstances et d'incidents de qualité inférieure. Émotions, voluptés, douleurs, angoisse, enthousiasmes, désirs, haine, préoccupations, tout ceci est vil en soi et ne peut se racheter que par certains effets que ces affections produisent parfois dans le domaine supérieur, parmi lesquels la conscience, et singulièrement, la conscience même de cette inférieure qualité.

Je dis vil, car ceci est non seulement commun, mais accidentel. Il me semble que la réaction noble d'un être consisterait dans le refus de subir tout ce qui rend *profond*, plus profond que ne veut, que ne peut être un éphémère, et lui fait croire qu'il fait un peu plus que d'exister... Il faut se dépouiller de ce que l'on n'est pas.

L'homme public avilit l'homme particulier. La gloire est dure au jaloux de soi-même.

L'homme est un monstre. Toute son industrie se dépense à défendre et à exagérer sa monstruosité. Il est le roi de la création de par son pouvoir de détruire. L'homme ne peut créer qu'aux dépens de la création.

L'homme a des instants de pouvoir suprême ou de sensation de pouvoir suprême sur ses idées. Il lui semble parfois être exactement au point de partage entre tout le connu possible et tout l'inconnaissable, comme si tout le connu possible se résumait dans le sentiment de la fonction de connaître.

Ayez une femme qui ne croie pas à ce qu'elle voit.

Qui n'a jamais pressé le pas vers un pitre ?

Ce qui n'est pas, plus fort que ce qui est, – tel est l'état fréquent de l'homme.

Le naturel est ennuyeux.

Une expression (de visage ou de langage) si juste ne pouvait être que feinte, c'est-à-dire préparée.

Toute religion, en tant qu'elle se propose comme recours, délivrance d'un mal, soulagement, offre ses moyens propres de

dépréciation de tout objet sensible de désir : elle dispose à cette fin, de ces symboles extrêmes : le néant, l'infini...

La douleur est ce que nous sentons de plus nôtre et de plus étranger.

Un point de *mon corps*, le bout de mon doigt, décrit dans l'espace une ligne ininterrompue de sa formation à sa dissolution. Et l'histoire de cette ligne est merveilleuse à imaginer, avec ses moments et segments de participation à des actes conscients ou inconscients, ses trajectoires d'abandon par l'âme, ses bonds de vitale violence arrachés par la douleur d'une brûlure...

Il y a aussi à envisager l'histoire d'un « MOT », – d'un même MOT, de ses entrées en scène inattendues, comme pour donner la réplique du Moi à la circonstance.

Ô Tel Mot ! combien de fois, de milliers de fois, es-tu venu aux lèvres de mon esprit, es-tu apparu comme l'esclave de l'instant et de ma lampe, et dans combien de combinaisons ?

Il te suffit parfois d'apparaître pour que ton propre effet te fasse chasser et rejeter aux ténèbres intérieures, à peine essayé par l'esprit...

Tu illumines, d'autres fois, la situation de la connaissance, où tu viens te placer par magie comme une clef de voûte qui ferme et assure une phrase.

Tu rentres aussitôt dans je ne sais quelles coulisses.

De certains êtres :

Inférieurs dans les choses les plus communes, supérieurs dans les plus rares ; comme aveugles quant au soleil, et clairvoyants dans la nuit.

P

Il nous est des moments où notre pensée nous apparaît dans l'instant plus riche que nous, grosse de plus de conséquences, profonde de plus de profondeur que nous n'en pourrions jamais explorer.

Je compare cet effet à l'irradiation que produit à la rétine un point singulièrement lumineux, – à la surface de sensibilité excitée autour d'une piqûre.

Les esprits valent selon ce qu'ils exigent.

Je vaux ce que *je veux*.

Chaque esprit peut se regarder comme un laboratoire naturel où des traitements particuliers s'appliquent à transformer une substance générale.

Les produits des uns étonnent les autres. Celui-ci obtient du diamant, à partir du carbone commun, sous des pressions et des températures inconnues aux autres. On l'analyse. Ce n'est que du carbone, dit-on. Mais on ne sait pas le reproduire.

Il n'y a qu'une chose à faire : se refaire.

Ce n'est pas simple.

Mystique.

Une âme dans l'âme, et dans la première, entrevoir la seconde ou la sienne, et l'autre dans l'autre, et ainsi ; comme dans les miroirs parallèles, un objet qui est entre eux.

Mais quel objet ? – Or il n'y a pas d'objet.

Tendresse changée en force.

La faiblesse générale du corps, abandon, tendresses, – se change en la force irrésistible des bras, – en étreinte, en actes puissants.

Ils reconduisent à une faiblesse.

Amour, chagrin d'amour, sont quelquefois comme ces airs de musique dont on ne peut se défaire. On est persécuté par la tendresse amère, niaise.

Comment se peut-il que l'esprit tout à coup se trouve, se sente errer, – produire des vies... et revienne à soi, comme dans un chemin de montagne à lacets, on regarde *où l'on était*, – là-haut, ou là-bas, et l'on s'étonne d'avoir été là, ou en corps, ou en âme, ou en esprit... Quoi ! j'ai aimé celle-ci, j'ai fait cela, j'ai cru à cette chose... J'ai pu faire cette autre..., etc...

Que de gens j'ai oubliés ! À commencer par *celui-ci*, – moi-même, – qui n'a pas de mémoire fidèle, mais seulement l'infidèle, celle qui ne fait pas ce que je veux, dont j'ai besoin. Et ce qui demeure le plus moi, c'est ce dont j'ai le moins à faire.

Les pensées que l'on garde pour soi se perdent. L'oubli fait bien voir que *soi*, que *moi*, ce n'est *personne*.

Je suis oublié aussi bien que pensée.

Un homme imaginait des féeries, et quantité de merveilles qui s'offraient à leur propre dissipation successive, car la création de l'esprit est, en vérité, une destruction indéfinie du beau par le plus beau, du laid par le hideux, du mal par le pire et du vrai par le faux, – (juste autant que du faux par le vrai). Sans quoi, serait-ce l'esprit ?

Mais de Même en Même, et d'aventure en aventure, de périls en plaisirs, de fureurs en tendresses, et de choses en d'autres, il en vint à un décor, à un lieu, à des objets qui l'étonnèrent au point qu'il les reconnut comme ceux-là mêmes qui l'entouraient... et il avait retrouvé sa chambre, ses murs, ses mains, tout son réel, comme le dernier terme de toutes ces transmutations.

Mais, après tout, le réel n'est qu'un cas particulier.

C'est manque d'imagination du regard et défaut de distraction profonde que d'avoir besoin de contes, de voyages et d'extraordinaire, quand il suffit de fixer un peu ses yeux pour changer le connu en inconnu, la vie en songe, le moment en éternité.

Et ainsi de la curiosité mystique et métaphysique.

Tout ce que nous pensons se vaut (puisque cela se succède comme sans arrêt et aussi hétérogène que possible) *en tant que pensée* – de même que tout ce que nous voyons successivement se vaut, *en tant qu'exercice de la vue*.

Ce qui ne ressemble à rien n'existe pas.

Plus un esprit est pratique, plus il est abstrait.

Le paysan ne voit les couleurs que comme signes de maturité ou de corruption. La pratique ne trouve aux choses que des propriétés nécessaires et suffisantes.

La pratique et la mathématique sont d'accord à cet égard.

Il y a toujours dans ce qui plaît quelque chose de vrai, – quelque chose de faux dans ce qui choque.

... L'esprit revient sur les lieux, sur l'emplacement de ce qu'il fut et considère *là* où était la douleur, amour, lumière, création, musique, discours sans personnes, théâtre des possibles. Que voit-il encore ?

Il ne reste que... les *quatre murs*, – presque invisibles pendant le spectacle. Le Mon-Corps et le Mes-environs – dans la lumière sans couleurs. Du froid aux mains, sur les épaules, et, dans les oreilles, le bruit de soie continu des élytres du temps.

Et quelque besoin très humble, très puissant, – ou celui de prendre un café chaud, se dessine, s'accuse... – Ces sensations-là finissent tout, et introduisent leur fini bien net dans le flou, dans le flux, dans la dissipation instantanée qui n'est absence, ni présence, mais de la vie amorphe, du sable d'existence...

Le passé vit de hasards. Tout incident *tire* un souvenir.

N'es-tu pas l'avenir de tous les souvenirs qui sont en toi ?
L'avenir d'un passé ?

Nos plus claires idées sont filles d'un travail obscur.

La considération matinale.

L'être au réveil, tout au percer du jour, encore peu ce qu'il est par le nom et le reste, – à peine soi ; mais un Moi naturel, mais assez simple encore pour ressentir, traiter également toutes choses.

Il est *avant* l'inégalité acquise et apprise.

Il est en dehors du monde, non engagé, non partie, mais juge pur.

Alors la sottise politique, la misère des esprits, etc. lui apparaît en tiers avec ce Moi et ce petit jour, présentes et cachées dans la pénombre.

Bientôt deviendra-t-il ce qu'il vient de mépriser.

LE DIEU *MOI*

Le *Moi* est une superstition qui s'étend au chapeau, à la canne, à la femme de quelqu'un, et leur communique un caractère sacré, marqué par le possessif.

Mon chapeau exprime une croyance, – (que tel chapeau a des relations mystiques avec le dieu *MOI* et qu'il y a des actes à *moi* seul permis qui peuvent s'exercer sur lui).

Mon mal, *mon* ennemi...

Ce *moi* touche à tout, se mêle de tout...

Qui se délivrera de ce mot ?

Il y a pourtant des fous qui ont la sagesse de parler d'eux-mêmes à la troisième personne !

Tous les autres sont des possédés, habités par un esprit malin qui prétend s'appeler *MOI*.

Quand je pense, je rêve.

Car je parle en *moi* comme si quelqu'un était là.

Il faut qu'il y ait ce fictif dialogue.

Sans lui, pas de pensée.

Et enfin cette parole, sa signification ne vaut

Qu'après. – *Je choisis* dans son émission,
Je m'éveille de cette production.

DIALOGUE DE NUIT

– Qui est là ?

– Moi !

– Qui, *Moi* ?

– Toi.

Et c'est le réveil. – Le Toi et le Moi.

Malaise de se sentir *bon* quand on se laisse tout penser,
tout se dire. Mais alors l'on n'est même pas... *mauvais*.

Tout se dire, c'est enfin rejeter tous les attributs, – tendre
vers le MOI PUR.

Mon hasard est plus moi que moi.

Une personne n'est que réponses à quantité d'incidents
impersonnels.

Il importe que le passé ne soit pas seulement à moitié mort.

Une chose est parfaite quand l'œil, la main, la voix, la mémoire ne peuvent se lasser de la parcourir et de la faire indéfiniment comme leur.

L'homme de génie est celui qui m'en donne.

Il n'y a d'universel que ce qui est suffisamment grossier pour l'être.

Tout commence par une interruption.

La richesse mentale de l'humanité est entièrement constituée de mythes.

Le grand problème qui commence à se dessiner est celui-ci : si l'humanité pourra ou non supporter un « univers » moyen commun stérilisé, fini – où les développements de la connaissance ne seront que la multiplication des points repérés d'une enceinte infranchissable, – celle de la sensibilité, dans laquelle le bien-être, la longévité, la volupté seront peut-être croissants ?

À Éryximaque :

L'esprit fait des surprises à l'organisme ; l'organisme en fait à l'esprit.

L'esprit est tantôt plus aveugle, tantôt plus clairvoyant que l'organisme. Tantôt se comporte à l'égard du corps comme une simple partie, comme un subordonné qui engage le tout et qui le risque sans savoir le fond de l'affaire ; et tantôt, il guide et conserve ce corps comme un pilote ou un devin auquel une nef se confie.

Or le médecin est esprit. Et il fait le bien et le mal à notre corps exactement comme l'esprit.

Comparaison :

Il en est qui ont vaste feuillage et peu de racines.

Mais c'est l'harmonie ou l'équilibre de ces deux systèmes de recherche des sources de vie qui est à demander aux dieux.

Se parler, c'est penser qu'on parle ; mais c'est parler ce qu'on pense.

Q

L'AUTRE

La colère née contre l'un, se passe sur *l'autre* – qui parfois est un vase, un meuble. Il faut un *autre*, dieu, table ou cuvette, pour recevoir le premier feu de notre fureur. Le comble de cette réaction qui s'élève brusquement de nous, et, comme une lame de fond, submerge tout l'instant et emporte toute résistance – est admirable : il arrive que ce transport soit d'une telle violence qu'il jette l'être même contre soi et le fasse lui-même cet *Autre* qu'il faut briser pour amortir toute l'énergie vive déchaînée. Il y a là une méconnaissance totale qui peut donner à réfléchir sur la véritable nature de ce qu'on nomme MOI. Cet effet n'est pas beaucoup moins remarquable que celui que nous produirait un homme si affamé qu'il se mangerait les mains pour apaiser cette faim extravagante.

Dire qu'un homme est « plus intelligent » que nous, c'est dire qu'il est plus maître que nous de choses qui sont *en* nous.

Tu manœuvres mes mots mieux que moi, mes images mieux que moi.

La douceur de s'admirer, de se convenir, de se répondre exactement – nous en demandons les moyens, les motifs, – aux

Autres ! Nous les supplions qu'ils nous accordent le plaisir de nous aimer nous-mêmes.

Celui qui m'interroge ne peut, du même coup, qu'il ne se réponde quelque chose. Ceci est « physiologique ».

S'il n'en était pas ainsi, ma réponse le satisferait toujours.

De ce qui occupe le plus, c'est de quoi l'on parle le moins. Ce qui est toujours dans l'esprit, n'est presque jamais sur les lèvres.

« Quoi ? Quoi ? J'ai mal entendu – Répète ! »

— C'est qu'il a trop bien entendu.

Dans toute discussion, ce n'est pas une thèse que l'on défend, – c'est Soi-même.

Toute discussion se réduit à donner à l'adversaire la couleur d'un sot ou la figure d'une canaille.

« Convictions. »

Mot qui permet de mettre, avec une bonne conscience, le ton de la force au service de l'incertitude.

Toutes nos opinions ont notre avantage pour champ de forces.

Une opinion est un choix que l'on fait en ne connaissant qu'une partie des choses, en supposant qu'on en voit le tout et le tout des conséquences.

En y regardant de près, on voit qu'il y a quelque secrète envie dans les mépris.

Imaginez bien ce que vous méprisez et vous sentirez que c'est toujours un bonheur que vous n'avez pas, une liberté que vous ne prenez pas, un courage, une adresse, une force, des avantages qui vous manquent, et dont vous vous consolez par ce mépris.

On vomit ce qu'on ne digère.

C'est en quoi celui qui se vante de mépriser l'or et l'argent montre une faiblesse, une crainte d'être accablé, diminué, lié par la fortune, chose qu'il ne faut ni dédaigner sans la connaître, ni connaître sans la dédaigner.

Le pauvre est le produit d'une transformation facile effectuée sur le riche ; le riche, celui d'une transformation difficile effectuée sur le pauvre.

Quoi de plus naïf que de rendre le bien pour le bien, le mal pour le mal ? C'est le degré élémentaire. Une sorte de progrès consiste à croiser ces effets, rendre le bien pour le mal, le mal pour le bien, ce qui définit, en premier, des êtres bons et mieux que bons ; et, en second, des êtres étranges, pervers, bien plus inhumains que les autres. Ces deux espèces sont plus rares que celle que j'ai dite d'abord. Mais plus rare encore sera l'espèce de ceux qui ne donnent à ce qu'on leur fait aucune suite que l'on puisse attribuer à une réaction visant la sensibilité ou l'intelligence de celui qui les a bien ou mal traités. Ceux-là semblent tenir l'Autre pour infiniment étranger, chose ou bête, avec quoi les rapports sont purement physiques. Ils estiment, sans doute, qu'aimer, haïr pardonner, se venger, caresser ou soulager, ce sont des erreurs, des niaiseries naïves ou réflexes, aussi vaines que l'emportement contre la pierre à laquelle on s'est heurté le pied.

Les primitifs nous paraissent ou stupides, avec de merveilleux dons animaux, quelquefois ; ou bien nous semblent fous.

Tel est notre sentiment sur nos origines.

De nos rapports avec nous-mêmes :

On se juge, on se surprend, on s'imite, on se hait.

Ce sont exactement les mêmes rapports que nous avons avec les autres. Et nous ne pouvons pas en inventer qui ne soient que pour nous.

Nous sommes faits de deux moments, et comme du *retard* d'une « chose » sur elle-même.

Duplicité :

Que si tu veux paraître jouer un double jeu et tenir double rôle, joue le tien.

Pour paraître inconstant, il suffit de demeurer ce que l'on est, – constant ou non.

Types classiques remis à neuf.

L'HARPAGON

HARPAGON n'aimait que la possibilité. L'exercice du pouvoir d'achat ne l'excitait pas. Mais tout ce que pourrait donner une once d'or lui était presque infiniment plus que ce qu'elle donne en acte, et la jouissance de la perspective l'emportait en lui sur celle de n'importe quel emploi qui épuise cette étendue. Il aimait aussi le mystère de la puissance matérialisée. L'avare est un « spirituel » ; il est tout *vie intérieure*.

LES DIVERS DON JUAN

DON JUAN I considérait :

qu'une femme n'est qu'une note, un timbre, une couleur d'entre les couleurs, et que même on n'en jouit pas, on n'en tire, on ne lui donne toute sa valeur si on ne la place dans une gamme, une diversité d'autres, parmi lesquelles elle peut valoir et faire valoir ce qu'elle a d'unique... C'était un artiste, un joaillier faiseur de colliers.

DON JUAN II – était un chasseur. Il aimait son adresse. Tant de pièces au tableau. Tant d'infailibles coups.

DON JUAN III – un *collectionneur*. Il assemblait, groupait, classait un album de souvenirs...

Un quatrième Don Juan était un virtuose. Il cherchait le *Stradivarius*, l'unique instrument de volupté.

On écrit la vie d'un homme. Ses œuvres, ses actes. Ce qu'il a dit, ce qu'on a dit de lui.

Mais le plus vécu de cette vie échappe. Un rêve qu'il a fait ; une sensation singulière, douleur locale, étonnement, regard ; des images favorites ou obsédantes ; un air qui vient chanter en lui, à tels moments d'absence ; tout cela est plus *lui* que son histoire connaissable.

Peut-être, ce qu'il y a de moins nous en nous, c'est précisément ce qui figure, ou peut figurer, dans cette histoire ? Car dix personnes qui la lisent imaginent sur les mêmes faits dix héros différents.

L'« individu » est une erreur sur les conditions de la vie.
Pas d'individus pour elle.

L'homme n'est pas une solution exacte du problème de vivre : il y a en lui un peu trop de quelque chose subtile ; un peu plus qu'il n'en faut pour accomplir les devoirs d'animal chasseur et parfois amoureux. Mais il n'en a pas assez pour se défaire des tourments que ce trop lui cause. Un peu plus d'esprit le garderait contre l'esprit. Son génie demeure un écart.

« Existence » plaît aux philosophes. Ils imaginent que de dire : « cette table existe », c'est dire quelque chose de bien plus que de parler de cette table tout court. Sans doute, qu'elle existe ou non, rien n'est changé dans le fait. Mais ils aiment être les maîtres d'affirmer, s'il le faut, qu'elle est un rêve, en frappant fortement sur elle.

Mais s'ils se font mal, ils ne peuvent douter de leur mal.

... C'est qu'ils entendent, ou croient entendre, par « existence » quelque valeur qui n'existe pas.

Nous parions constamment sans le savoir. Très embêtés, ensuite, d'avoir parié et perdu.

Un homme compétent est un homme qui se trompe selon les règles.

- L’avenir rendra justice à X.
- J’en ai peur. Il sera digne de lui.

Les bonnes gens souhaitent, sans le savoir, tout le malheur du monde au « mauvais sujet ».

Si tout le monde a bonne opinion d’une mauvaise affaire – elle est une bonne affaire.

L’homme éternellement porte plainte contre Inconnu.

L’humanité est très jeune : sa mémoire courte. On peut donc toujours supposer que les lois physiques connues ne sont que les résumés d’observations insuffisamment prolongées, et que cette humanité (savante) n’a existé jusqu’ici qu’entre deux manifestations de lois prodigieuses et discontinues, entre deux bonds de l’ordre du monde. Mais un homme qui observe une horloge de l’heure 5 à l’heure 55 ne sait pas qu’elle sonne les heures, ne peut le deviner. Il n’est pas impossible que certains faits inexplicables, comme l’apparition de la vie sur la terre, soient les effets de lois discontinues – dont *nous n’avons pas encore eu le temps* d’observer les états successifs.

Croyons un instant à l’hypothèse de l’évolution. Un observateur de l’époque des ammonites eût-il prévu les mammifères ?

Mais quel est le savant du temps de d'Alembert qui eût prévu l'électro-dynamique de Maxwell ? Et Maxwell, ce qui vint après ?

La peau humaine sépare le monde en deux espaces. Côté couleurs, côtés douleurs...

Supposé l'homme obligé de gagner sa vie quotidienne, n'ayant ni loisirs, ni sécurité, ni habitudes. Alors disparaît toute notion de mission, d'œuvre, de créature privilégiée, de destinée unique devant être remplie. Tout ceci donc est postérieur à l'acquisition de *réserves*, à l'assurance du lendemain, du capital accumulé. Il faut que le temps et les ressources surabondent pour être fils de Dieu, nourrisson des Muses, personnalité, pour être quelqu'un, et non *le jouet de l'instant*.

Les mauvais moments, malaises, dyspnée, anxiété nous mettent dans l'état de gagner ou de garder notre vie non plus de chaque jour, mais de chaque minute. Or, *plus de pensée*, plus d'actes non réflexes, – mais une lutte, une agonie, une vie par instants, sans horizon, sans indépendance de ses conditions instantanées.

L'Homo tient debout.

S'accouple, en toute saison, face à face.

A le pouce opposable. Omnivore. Capable d'attention, même à des objets absents.

Sous le nom de pensée, réflexion, obsessions, etc., il peut rêver durablement pendant la veille, combiner ses rêves à ses perceptions, en tirer des projets d'actes, des coordinations de mouvements, une sorte de réorganisation des instincts, des désirs, etc...

Il modifie le milieu. Il accumule, conserve, prévoit, innove. Il a des moyens de parvenir...

L'invention ou introduction de l'*avenir* est une remarquable utilisation du rêve. Celle du temps est une utilisation et organisation de la faculté d'écart – ou division des activités.

L'*avenir naturel* se trouve dans tous les instincts et dans toutes les modifications physiologiques qui se commandent de proche en proche, comme les phases de la digestion, de la gestation, de la croissance, dans tous les états du vivant qui ont un *sens*, vont à un terme.

R

L'homme est sur la croix de son corps. Sa tête accablée est percée par les épines profondes de sa couronne de pensées.

Il y a quelque chose *en* nous, – ou plutôt quelque regard *de* nous, pour qui la mort ne signifie qu'un événement étranger.

Elle ne prend valeur que si cette pensée agit plus avant que sur la connaissance, – altère la faculté même de connaître.

Ce qu'il y a de plus triste dans la mort est l'incapacité d'en abolir la *valeur d'opposition* à la vie, dont elle est une propriété aussi inséparable que la reproduction.

La mort est un acte du cœur.

La mort peut donner deux sentiments opposés : ou faire songer que mourir, c'est devenir le plus vulnérable des êtres, sans défense contre inconnu ; ou bien, que c'est devenir invulnérable, soustrait à tous les maux possibles.

Presque chez tous, ces deux sentiments existent et alternent. La vie se passe à craindre ou à désirer la mort.

La vie vole de corps en corps, traquée par leur faible durée, comme un oiseau traqué, qui fuit de branche en branche leur tremblante fragilité.

Même vis-à-vis de soi-même, de son corps, de son moi et de ce qui le définit le plus directement, l'homme se met naturellement dans l'attitude d'explorateur, d'analysateur, de modificateur. Il se fait inconnu. Il se tâte. Il agit sur son être. Ne se voit qu'en partie, est inégalement familier avec les régions de sa surface, fait des découvertes.

Il y a un *Gnôti Séauton* dans ce domaine, qui n'est pas moins incomplet, accidentellement enrichi, ou essentiellement borné que l'autre, – celui où tâtonne et s'égare Socrate.

La santé est l'état dans lequel les fonctions nécessaires s'accomplissent insensiblement ou avec plaisir.

Les uns vendaient leur cadavre aux anatomistes ; les autres, leur âme au diable. On pourrait faire un conte d'un homme qui aurait vendu tout cela, – deux choses sans grande valeur contre bonne monnaie.

Mais il n'avait jamais pu vendre ses œuvres.

La grande union, la grande conspiration des pauvres êtres vivants contre les dieux.

Même le loup et l'agneau se serrent contre la méchante nature qui les a faits.

Dieu contemplait toutes les fureurs qui sont dans les faibles, toutes les faiblesses qui se cachent dans les violents, toutes les sottises qui sont dans les intelligents, et les vilénies des purs et des pures...

Chacun dissimule quelque chose à quelqu'un, et chacun, quelque chose à soi-même.

Il y a donc deux versants de « sincérité ».

L'humanité est une somme d'inhumains, – de non-hommes. Car un homme sans *autres* n'est pas un homme. Il ignore presque tout ce qui définit l'homme, ignore qu'il naquit, qu'il mourra, comme il ignore ses traits. Les autres et leur destin nous sont comme des miroirs.

C'est pourquoi nous nous sentons sans origine comme sans fin. Rien dans la connaissance ne lui signifie son extinction. Rien, par la mémoire, ne nous revient d'un commencement de la sensation et de la pensée.

Tout ce qui est contraire à la nature et désiré par l'homme, est nature de l'homme.

Est « divin » tout ce qui lui dérobe sa condition, – et tout ce qui lui en montre au contraire l'infirmité.

Métaphylaxie :

Il y a des organismes intelligents et des organismes bêtes. Il y en a du type *Intelligenti Pauca* qui réagissent violemment et vite, et prématurément, – et parfois même se défendent trop tôt, engageant toutes leurs réserves avant le fond de l'attaque.

Les mauvais moments sont faits pour apprendre certaines choses que les autres ne montrent pas.

Véritablement et absolument mauvais, sont les moments où il n'y a rien à saisir, où l'on ne peut rien saisir que l'on puisse emporter au ciel de l'esprit.

Parmi ces moments-là, certains qui passent pour bons, aux yeux du commun.

Tout état de choses qui oblige l'homme à se diviser et à lutter contre soi-même est mauvais, condamné.

Le cauchemar en est le type, – l'état de mauvais rêve.

Mais toutefois cet état est aussi celui qui se trouve sur la voie des plus grandes découvertes. L'homme qui lutte avec son rêve, tend à découvrir le monde de la veille ; – (quelle décou-

verte, quel événement que de rompre avec l'impossible, que de rendre impossible tout un monde !)

L'homme se divise, mais il doit enfin se réunir d'un côté ou de l'autre de sa division. Il faut qu'il choisisse ; soit qu'il accroisse sa volonté et accepte ; soit qu'il approfondisse sa pensée et délire par analyse, – qu'il détruise une idole ou qu'il en dresse une autre.

Le malheur de l'homme est d'être un peu plus universel qu'il ne faut, – beaucoup moins qu'il ne croit.

S

Toutes recherches sur l'Art et la Poésie tendent à rendre nécessaire ce qui a l'arbitraire pour essence.

Qui veut faire de grandes choses doit penser profondément aux détails.

Un grand homme est une relation particulièrement exacte entre des idées et une exécution.

Ce qui est clair et compréhensible et qui correspond à une idée nette ne produit pas l'effet du divin. Du moins, sur la majorité immense des hommes, – (ce qui explique bien des choses dans les arts).

Il y a infiniment peu d'hommes qui soient capables d'attacher l'émotion du sublime à quelque chose bien claire, et en tant qu'elle est claire. Et il y a aussi peu d'auteurs qui aient obtenu cet effet.

TO BE, ETC...

Si on réfléchit assez longtemps au mot supposé profond de Shakespeare, ce qu'on y trouve est loin de valoir ce que l'on était parti pour y trouver. Mais ce mot était de théâtre, – et il suffit au théâtre d'une profondeur de théâtre.

LE POÈTE

Ce qu'Hugo imaginait devoir le grandir démesurément et le mettre au rang des dieux, ne le rend que ridicule.

C'est un mauvais calcul. Qui est poète doit confesser la poésie, avouer son travail, parler de versification, – et non s'attribuer des voix mystérieuses. Une image, une rime qui se révèlent...

Mais les hommes pourraient-ils tolérer la poésie si elle ne se donnait pour une logomancie ?

APOLOGUE

La grenouille voulut se faire aussi grosse que le bœuf.

Le commencement de cette opération fut satisfaisant. Avant d'éclater, elle put avoir l'illusion qu'elle grossissait selon son programme.

Mais une autre grenouille voulut se faire aussi petite qu'un papillon. Elle ne put même pas commencer de s'amoindrir.

Moralité : Il est plus facile de se faire *plus grand*, ou plutôt d'y songer, que de se faire *plus petit*. Ceci se voit chez les poètes et artistes qui prennent de trop bonne heure les manières, les grosses voix, les écritures largement écrasées, le dessin sommaire et les raccourcis foudroyants que de grands hommes ont naturellement adoptés dans leur « troisième manière », et que ceux-là empruntent dès leurs débuts.

Il leur serait plus malaisé de faire à l'inverse, de se mettre à serrer de près ce qu'ils entreprennent, à réduire l'envie d'avoir du génie à la volonté et à la patience qu'exige la simple rigueur. Passez d'abord dix ans à dessiner un pied sous toutes ses faces, et puis vous pourrez aborder le portrait d'une pomme ou d'un poisson. Mais, disent-ils, c'est la création par l'emportement qui m'excite... et ses prodiges. Non, c'est la facilité. Si vous vous aimez, craignez-la...

S'il fallait graver sur pierre dure au lieu d'écrire au vol, la littérature serait tout autre.

Et l'on en vient à dicter !

Rien de comique comme l'illusion des écrivains qui se piquent de violence, qui écument et croient pourfendre, éreinter, déchirer, foudroyer *sur le papier*. Il n'en est tout au plus qu'un peu de rhétorique : parfois, très amusante. Mais plus c'est beau, plus c'est vain ; et plus violent ce fut, plus comique sera. Ce sont des mascarades mentales.

Cette illusion est la même que celle du romancier, qui croit *créer* avec des mots. Le mot même de *créer* a *créé* bien des délires.

Il faut toujours penser à l'état de l'auteur ; et par cette feinte de sa feinte, (mais consciente, tandis que la sienne ne l'est pas ou pas assez), la réduire aux proportions vraies.

Mais quand on fait subir à la politique le même traitement...

L'intensité, le plus aisé des moyens, – car il n'y a pas plus de force à dépenser pour écrire un mot plus fort qu'un autre ; à écrire *tutti* et *fortissimo* plutôt que *piano*, et *univers* plutôt que *jardin*.

Il y a dans Corneille des choses qui feraient pâmer dans Shakespeare. Ainsi les cadavres flottants en putréfaction, au commencement de *Pompée* ; – et, dans *l'Imitation*, sur les peines infligées aux luxurieux en enfer, ces vers très forts :

Ils verront, dévorés par de cruels tourments,
Les lieux les plus flattés de leurs chatouillements.

On ne saurait mieux dire.

L'artiste apporte son corps, recule, place et ôte quelque chose, se comporte de tout son être comme son œil, et devient tout entier un organe qui s'accommode, se déforme, cherche le point, le point unique qui appartient virtuellement à l'œuvre profondément cherchée – qui n'est pas toujours celle que l'on cherche.

Cet adorable poème, cette façade éblouissante, cette merveille suspendue qui cristallise le regard comme un lustre, c'est de la surprise stabilisée, saisie... de la surprise – *surprise*.

Les hommes ont perdu la faiblesse divine d'être choqués, blessés par la vue et par l'ouïe.

Où est l'architecte qui perdrait six mois à chercher le galbe d'une forme et le passage modulé d'un plan à un autre ? Et pourquoi les chercherait-il puisque personne ne percevrait ce qu'il aurait trouvé ?

L'art a perdu l'observation, le temps.

Je suis frappé de voir comme les acteurs, les comédiens ne cherchent plus dans le vif. Conséquence du romantisme et des effets.

Les peintres n'étudient plus *infiniment* une main, une tige ; et les visages qu'ils représentent comme ils peuvent sont traités en natures mortes : *l'expression*, depuis un siècle au moins, ne s'y risque plus.

Le peintre ne doit pas faire ce qu'il voit, mais ce qui sera vu.

USAGES DE LA LECTURE

Ces usages commandent toute littérature.

L'un des plus importants est de dispenser de penser.

Ce qu'on appelle se *distraindre*.

Lire = ne pas penser.

D'autre part, il y a un *lire* qui donne à penser.

L'auteur en sait trop sur son œuvre pour qu'il n'omette parfois, tantôt de dire, tantôt de ne pas dire – telle chose, essentielle à dire ou à cacher.

Les auteurs s'interrogent bien rarement : quel intérêt cette ligne qu'on vient d'écrire peut-elle avoir pour un lecteur ?

Aux ouvrages que l'on fait, il ne faut pas demander plus... que de vous apprendre quelque chose.

DU LANGAGE DES DIEUX

Ce langage est plus difficile que le chinois et que l'algèbre la plus « symbolique ».

C'est faute de le savoir que l'homme ou que l'être de l'homme, a créé ces approximations : les larmes, le sourire, le soupir, l'expression du regard, le baiser, l'embrassement, l'illumination du visage, le chant spontané, la danse, – l'acte même de l'amour – (lequel est inexplicable en intensité et complications par la fonction de reproduction toute seule, de même que l'acuité du mal de dents est sans proportion avec la lésion et son importance).

La poésie la plus élevée essaie de balbutier ces choses, et de substituer à ces *effusions*, des expressions.

Mais qui peut parvenir à articuler tous ces actes étranges, qui représentent des impossibilités de penser, des débats de muets, des commencements avortés et qui s'égarer sur des glandes, sur des muscles, sur des muqueuses ? La pensée inarticulée, avortée, refusée, irrite ce qu'elle peut, se dégrade en effets locaux presque au hasard, – (car il se peut qu'en un temps ancien le rire et les larmes aient servi indifféremment d'exutoire à l'énergie devant être dissipée, et que le départ se soit fait dans la suite. On trouve des hommes dont les mêmes émotions qui font la plupart pleurer, se traduisent par un rire).

Idéal d'écrivain : Si vous voulez dire qu'il pleut, mettez : « il pleut ».

À quoi suffit un employé.

Vie littéraire est le genre de vie qui éloigne le plus des choses de l'esprit.

Je n'ai pas grande opinion des œuvres dont on est sûr que, bien ou mal, on viendra à leur achèvement.

On pourra toujours les finir. Il leur manque l'incertitude essentielle. Il n'est pas sûr que...

Tout ce que l'on sait peut servir dans *tout* ce que l'on fait. L'intelligence est de se servir de tout. Elle est donc une sorte... d'immoralité, et il y a du crime dans le coup de Génie.

Notre esprit ne serait rien sans son désordre, – mais *borné*.

Toutes les fois que l'heureux succès ne dépend que de l'action sur les autres en général, il en faut beaucoup moins pour réussir qu'il n'en faut pour échouer.

Il n'y a qu'une sorte d'opinion d'autrui qui doive préoccuper : celle de ceux qui mettent un intérêt passionné et spécial aux choses que l'on produit. L'opinion moyenne est sans intérêt.

Elle ne peut que se tromper sur les facilités et les difficultés d'un travail. Si elle nous montre quelque chose, ce n'est qu'elle-même.

Bien des raisonnements critiques conduisent à ceci : « Je vous reproche de n'être pas *moi*, comme *moi*, conforme à *moi*. »

On recule d'horreur devant cette conséquence qui nous entoure de miroirs.

Le talent d'un homme est ce qui nous manque pour mépriser ou détruire ce qu'il a fait.

Il faut une puissante imagination pour concevoir, « réaliser » que notre œuvre la plus choyée, et même notre idéal, ne tient qu'une place infime ou nulle dans l'univers d'autrui.

Rien de plus aisé à admettre et de plus difficile à maintenir présent, constant, *agissant*, dans notre pensée.

La maturité est un certain maximum.

On n'est jamais bien sûr que le fruit de l'esprit est à maturité.

L'esprit n'est jamais sûr que son fruit est à point.

Le besoin chez l'homme se fait sentir à certain moment : il est pressé de se séparer de ce qui s'est formé en lui.

T

SINCÉRITÉ

Un homme qui écrit n'est jamais seul.

Et comment être *soi* quand on est deux ? Être *sincère*, c'est se donner comme étant avec les autres ce qu'on est avec soi-même, – c'est-à-dire seul, – mais *rien de plus*.

Le grand orgueil est fondé sur un mécontentement permanent de soi, qui se traite comme un autre, et les autres comme soi, – c'est-à-dire *mal*.

La durée des empires est inversement proportionnelle à l'activité d'esprit du pouvoir et de ses sujets.

Napoléon, victime de ses facultés, dont la puissance dépassait la sienne, et a fini par la détruire.

Proverbe pour les puissants :

Si quelqu'un te lèche les bottes, mets-lui le pied dessus avant qu'il ne commence à te mordre.

Un chef est un homme qui a besoin des autres.

La faiblesse de la force est de ne croire qu'à la force.

Un esprit, observant les événements, dans l'Histoire, l'énorme dépense de vies, de misères, de souffrances, de choses utiles, et toutes les destructions de toute espèce qu'ils entraînent, et considérant ensuite les résultats, peut, et même doit, imaginer que ces mêmes résultats, en ce qu'ils avaient de souhaitable, pouvaient être obtenus par des voies plus économiques. *C'est là son rôle d'esprit.* Mais, en vérité, c'est sa *propre économie* qu'il cherche, et il se forge une simplicité qu'il substitue à la complication inextricable des choses mêmes. Il croit invinciblement qu'il eût été possible d'en arriver au même point par un tout autre chemin. Ceci est tout à fait caractéristique de l'esprit, et c'est le principe de critiques, de regrets, – parfois de réformes heureuses...

Les grands hommes se servent de tout ; mais parfois, tant pis pour eux...

Ce que l'histoire peut nous apprendre de plus sûr, c'est que nous nous trompons sur un point d'histoire.

CONTRE NATURE

L'existence de l'humanité ne se justifie que par quelques résultats anti-naturels qu'elle a atteints.

Opinion non éloignée de celle de l'Église, du temps qu'elle disait mauvaise la Nature.

Bonheur et Justice ne sont point de ce monde ; et quand, par occasion, ils y entrent et le traversent, ce sont des monstres qui répandent l'épouvante, car ils ne sont pas d'ici. Comme un homme fait peur à tous les animaux qui ne sont pas accoutumés à l'homme ; comme un animal venu de quelque astre nous ferait peur.

La bonne marche harmonique d'un système d'hommes exige que chacun ne soit ni inférieur ni supérieur à sa tâche.

Les raisonnements politiques sont vains et inévitables. Ils prennent la valeur apparente que leur donne l'événement, et l'on aime à croire qu'on l'a prévu ou créé, à peu près comme une œuvre. L'usage est de ne pas considérer la suite : les plus célèbres hommes d'État n'y résistent pas. Mais on distribue toujours les choses humaines en tableaux finis, en drames bien terminés, en affaires qui commencent et finissent, en chapitres ou en volumes. L'esprit, de par sa nature, élimine de son regard

sur ces grandes choses, toute leur substance de vie indéfinie et de hasard, car il n'y a pas d'esprit capable de ce dont il se fait. Il ne peut concevoir que sur le type de l'action humaine et individuelle, type qui se dissimule sous les mots ; mais qui se trahit dans les formes du discours, dans la logique, dans les analogies. Nous ne pouvons penser, combiner, calculer, conjecturer qu'en négligeant la plus grande part de ce que nous percevons, et la totalité de ce que nous ne percevons pas.

C'est pitié de voir une forte tête, comme celle de Napoléon, vouée aux choses insignifiantes, comme sont les empires, les événements, les tonnerres du canon et de la voix, croire à l'histoire, à la gloire, à la postérité, à César, – s'occuper des masses mouvantes et de la surface des peuples... Il ne sentait donc pas qu'il s'agit de bien autre chose ?

... Tout simplement de mener l'homme où il n'a jamais été.

Le Héros cherche la catastrophe. La catastrophe fait partie du Héros. César cherche Brutus ; Napoléon, Sainte-Hélène ; Hercule, une chemise... Achille, ce talon ; Napoléon, cette île. Il faut un bûcher à Jeanne, une flamme à l'insecte. C'est là une sorte de loi du genre héroïque, que l'histoire, aussi bien que la mythologie, vérifient merveilleusement à l'envi.

Il n'y a pas de fabriques pour les élites.

Mais il n'en manque pas...

Si un portrait de quelqu'un, montré à vingt personnes qui connaissent le modèle, est reconnu par neuf, non reconnu par onze, dira-t-on que ce portrait contient 9/20 de vrai, 11/20 de faux, ou le contraire ?

Mais supposé que personne n'ait connu ce modèle ?

Il arrive alors ceci de merveilleux : que les gens n'en disputent pas moins ardemment de la ressemblance !

S. me jurait que le *Descartes* de Hals était la plus fidèle des images. Il ne souffrait pas que je le misse en doute.

Il était grand amateur d'histoire.

La « civilisation » est perspective.

Donnez-moi une plume, du papier, – que je vous écrive un livre d'histoire, ou un texte sacré, comme le Coran ou les Védas. J'inventerai un roi de France, une cosmogonie, une morale et une gnose. Qu'est-ce qui préviendra un ignorant ou un enfant que je le trompe ? En quoi l'imagination que je leur exciterai par le faux se distinguera-t-elle de l'imagination selon les textes authentiques ?

« Les peuples heureux n'ont pas d'histoire. »

D'où s'infère que la suppression de l'histoire ferait les peuples plus heureux.

Le moindre regard sur les événements de ce monde retrouve cette même conclusion. L'oubli est le bienfait que veut corrompre l'histoire.

Rien dans l'histoire n'est pour enseigner aux humains la possibilité de vivre en paix. L'enseignement contraire s'en dégage, – et se fait croire.

Un État est d'autant plus fort qu'il peut conserver en lui ce qui vit et agit contre lui.

Dans toute assemblée, celui qui parle fort ou celui qui parle bien, mène le jeu.

Il y a d'énormes événements qui ont tenu à des puissances du larynx.

La recherche des « responsabilités » amuse le peuple et dispense de faire les choses difficiles qu'il pourrait attendre de voir accomplies ou résolues.

D'ailleurs, le peuple ne veut pas qu'on lui épargne les mots, notions et satisfactions, que produit et lui demande sa simplicité.

Petite histoire du mot *Révolution*, cet excitant « bon marché ». Le comique de son emploi par les gens en place, vers 1889.

La noblesse est une propriété mystique de la liqueur séminale.

Histoire complète, ou nécessaire et suffisante.

Le premier soin de l'Homme fut de purger la terre des monstres et des animaux les plus nuisibles, – dont il ne conserva que les imaginaires.

Puis, il s'occupa de domestiquer ceux dont il pourrait se servir ;

de régulariser sa subsistance, soit en constituant le troupeau qui se renouvelle automatiquement et mange son chemin d'herbages, entre ses pas ; soit en cultivant sous soi le même pré ;

d'assurer la collaboration de la vie et des périodes de reproduction végétale et animale à son entretien, ayant observé que les propriétés alimentaires de la nature vivante sont des fonctions périodiques du temps (à moins qu'il n'ait découvert le temps que par ces mêmes propriétés) ;

de compenser la diversité des cioux et la variation des saisons par le Toit, le Vêtement et le Feu ;

de créer plus de régularité encore en inventant des procédés de conservation. Rôle immense de ces procédés (soudures !).

Conservation matérielle : grains, biscuit, salaisons, réserves : *temps gagné*.

Conservation des observations : mémoire fixée, écriture, dessin.

Conservation et récupération à volonté des émotions : poésie, musique, prière, etc.

Conservation des données d'établissement et d'actes : Mesure et Nombre. Un nombre suffit à restituer au point Q telle pluralité existant au point P : ces points P et Q sont d'espace ou de temps.

Tous les êtres vivants s'accommodent. Mais, de plus, l'homme accommode. Il plie les choses, leur opposant leurs lois.

Ce n'est pas assez – (c'est ici le point singulier). JE NE SUIS PAS ENCORE. On voit paraître en l'homme des besoins qui ne dépendent pas de son espèce, mais au contraire qui s'opposent à elle. L'espèce est à présent satisfaite. Alors, création de l'individu : *l'individu est la plus étrange création de l'homme.*

L'inégalité s'introduit d'abord entre les groupes : familles, tribus, de par les grandes différences de manière de vivre que les expériences précédentes ont introduites selon les lieux et les moyens.

Cet écart rend nécessaires des effets de compensation : échanges entre groupes, comparaisons de forces, rivalités... D'où les chefs, *les meilleurs*. Invention du Pouvoir : les muscles des autres. Importance des despotes. Esthétique du despotisme – (sur ce modèle, invention du « grand homme ».– Les extrêmes de l'individu. – Apothéose et excès de l'inégalité).

Ainsi l'histoire de l'accommodation se développe. L'être s'accommode ; il accommode. Parvenu à un état qui lui laisse loisir et surabondance de forces, cet état engendre et permet l'accroissement même de ses avantages. L'individu veut jouir, durer indéfiniment, abolir l'ennui et les choses pénibles, la douleur, le travail ; pouvoir sans fatigue, sans mesure ; conserver ou

retrouver à son gré les meilleurs moments connus, en créer de plus délicieux, etc...

On observe alors que tout ce qui fait le prix de la vie est curieusement inutile. Tout cela satisfait à la partie de nous qui consume le temps et que nous avons volée au temps, en inventant la conservation, c'est-à-dire le capital. Le pain recuit a permis de regarder la lune autrement que comme un bracelet-montre très capricieux : grâce au temps à perdre, dont on a fait le placement dans l'algèbre de la théorie difficile de ce satellite, on a pu lui donner un mouvement assez raisonnable...

L'homme enfin purgera son *noyau pensant* des monstres imaginaires qu'il a engendrés dans ses mauvais moments. Il y aura un Hercule pour nettoyer ses écuries d'idoles, et un Thésée pour le débarrasser des géomètres. Ce Thésée sera vraisemblablement un biologiste ? Il y aura un Bellérophon qui réduira la Mort à son rôle naïf, en réduisant simplement l'individu. Ce mythe *Moi* fera rire les enfants de l'an du Seigneur 10^{100} . *Mort* et *Moi* seront homologues au système Monstre et Héros de toutes les mythologies possibles.

Ceci fait, Homo se sent heureux et devient bête.

À chaque instant, il nous vient à l'esprit des idées de concierges et de femmes de ménage.

S'il n'en fût pas ainsi, nous ne pourrions entendre ces personnes ni en être entendus. Cela est donc bénéfique.

Le fort d'un homme est aussi son faible, et d'autant plus son faible qu'il est plus son fort.

Femmes. – Les femmes sont mélange du désir d'une certaine brutalité et de l'exigence d'immenses égards. Elles adorent la force, mais une force qui parfois s'incline, et un tigre qui tantôt dévore, et tantôt se fait descente de lit.

Une femme intelligente est une femme avec laquelle on peut être aussi bête que l'on veut.

Un homme, qui regardait d'une hauteur la grande ville, se disait : Je vois bien que les hommes se nourrissent de fumées.

Pascal se moquait d'un jésuite qui disait que la lumière était le mouvement lumineux des corps lumineux.

Ces corps reparaissent sous le nom de Photons. Le *mouvement lumineux* peut s'entendre au sens de propagation ondulatoire, et le jésuite se trouve assez justifié. Il pourrait bien se moquer de Pascal, après trois cents ans de patience.

Le flux d'univers qui passe par une plante, l'enfle, l'ouvre, l'élève, s'y attarde, – c'est-à-dire perd en vitesse ce que gagne en variété, en complexité, en conservation d'elle-même, la vie.

Le monde entier souffle dans une graine et en fait un arbre.

Une espèce vivant au fond de la mer, quelle physique ferait-elle ?

C'est un problème de physique.

Si tu veux vivre, tu veux aussi mourir ; ou bien tu ne conçois pas ce qu'est la vie.

EX NIHILO

Dieu a tout fait de rien. Mais le rien perce.

DÉMONOLOGIE

Les esprits malins sont innombrables. Qui pourrait se flatter d'en dresser la liste complète ? Même, l'*entreprendre* serait l'un d'eux.

Il n'est pas déraisonnable cependant d'en isoler et épinglez quelques-uns, comme des papillons, sur du liège. Je dis *papillons*, car je ne songe à présent qu'à de très petits spécimens que je prélève dans l'immense variété de l'espèce démonique.

En voici déjà un, de bien observé et classé : celui de la *Contradiction*. Tout le suscite. On n'entend rien qu'il ne le nie. Il produit de la voix aigre, du sourire empoisonné, du regard de

pitié, tout un matériel de signes d'insoumission et de supériorité certaine. Mais au contraire, son frère et sa victime, le démon de la *Crédulité*, n'a point de traits. Sa face est molle, sa voix nasillarde est celle d'un récitant qui ne peut penser que les mots de ce qu'il récite, et seulement quand il le récite, – sans pouvoir s'en écarter un peu pour le comprendre. Ses yeux trop bleus ne voient rien et reflètent tout.

Entre ces deux, appuyant l'un ou l'autre, le démon de l'*Obstination*, le célèbre *Tête de bois*, et toutes ses devises : « Perseverare diabolicum » ; « Je maintiendrai » ; « Envers et contre tous ».

Bien plus pervers que ceux-ci, est le triste suiveur à face de singe, le démon de l'*Imitation*, celui qui nous force à bâiller comme tout autre qui bâille, à prendre le pas de la troupe qui passe, à reproduire le timbre et l'accent de l'imbécile qui parle : nous croyons, le faisant, nous moquer de lui ; mais c'est, au contraire, celui que nous singeons, qui nous impose et nous gouverne. *Quasi similis* se nomme ce démon de l'Imitation, et sa devise : « Eritis sicut alii ». Il joue le plus grand rôle dans les Lettres et les Arts. Il dégage à la fois la Peur d'être soi-même, l'indigence, la rapine, et l'humilité comme l'envie... Mais son histoire naturelle serait infinie.

N'oublions pas le vif démon de la *Précipitation*, le leste, immédiat, traître et subtil *Lapsus*, que le grand diable de l'*Oubli* détache de sa harde et dépêche à l'aventure... *Lapsus*, chose admirable, dispense quelquefois quelque erreur très heureuse, *felix culpa* : la langue a bien fourché. Mais il escorte trop souvent le terrible Esprit d'Absence, le démon de la *Distraction*, que suit, comme son ombre, celui de l'*Embarras* total, le bredouillant, balbutiant et parfois, tout à coup, prodigue en incohérents propos, torrent de l'absurde, le redouté *Brouillamini*...

(Ici le Philosophe peut s'interrompre et hasarder une réflexion. L'existence incontestable de tous ces Malins, Contradiction, Obstination, Imitation, Lapsus, Brouillamini, s'élève

contre toute pensée qui se sent vraie et sûre d'elle-même. Nos Démons de l'Esprit manifestent en chœur. Ils proclament : TOUT PEUT ÊTRE CONTREDIT ; TOUT PEUT ÊTRE NIÉ ; TOUT PEUT ÊTRE SOUTENU, MAINTENU ; TOUT PEUT ÊTRE IMITÉ ; TOUT PEUT ÊTRE EMBROUILLÉ... TOUT PEUT ÊTRE OUBLIÉ. Ô pauvre Esprit !)

J'ai laissé de côté le pâle démon des Choses-Vagues, maître des êtres tendres, des molles mélancolies... *Fange-d'Âme* est son nom.

Un autre jour, parlerons-nous des Anges. Mais les démons ne sont pas épuisés. Il y a précisément autant de démons qu'il y a de manières de manquer son coup, de perdre le Paradis – ou la très belle idée qui vient de monter à la tête.

Ce livre numérique

a été édité par la

bibliothèque numérique romande

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en mars 2016.

— **Élaboration :**

Ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique : Anne C., Françoise.

— **Sources :**

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Valéry, Paul, *Mauvaises pensées et autres*, Paris, Gallimard, 1942. D'autres éditions ont été consultées en vue de l'établissement du présent texte. L'illustration de première page reprend un tableau de Jean-Claude Stehli, *Nature morte aux oignons*, huile sur toile, 1964, collection privée (reproduit avec l'autorisation de la succession sous licence CC BY-NC-SA).

— **Dispositions :**

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation des Bourlapapey. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,
<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://www.chineancienne.fr>
<http://djelibeibi.unex.es/libros>
<http://livres.gloubik.info/>,
<http://eforge.eu/ebooks-gratuits>
<http://www.rousseauonline.ch/>,
[Mobile Read Roger 64](http://fr.wikisource.org/),
<http://fr.wikisource.org/>
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
http://www.gutenberg.org/wiki/FR_Principal.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits à :

<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>
<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>.